D

Téi

A

Ba

L'H

De Témiskaming à la Baie d'Hudson

OUVRAGE PAR
C. A. M. PARADIS, O. M. I.
MISSIONNAIRE.

DÉDIÉ A FEU

L'HONORABLE H. MERCIER

PREMIER MINISTRE
DE LA PROVINCE DE QUEBEC.

1900.

DE

TEMISKAMING

A LA

BAIE D'HUDSON

OUVRAGE PAR

C. A. M. PARADIS, O. M. I.

MISSIONNAIRE

DÉDIÉ A FEU

L'HONORABLE H. MERCIER

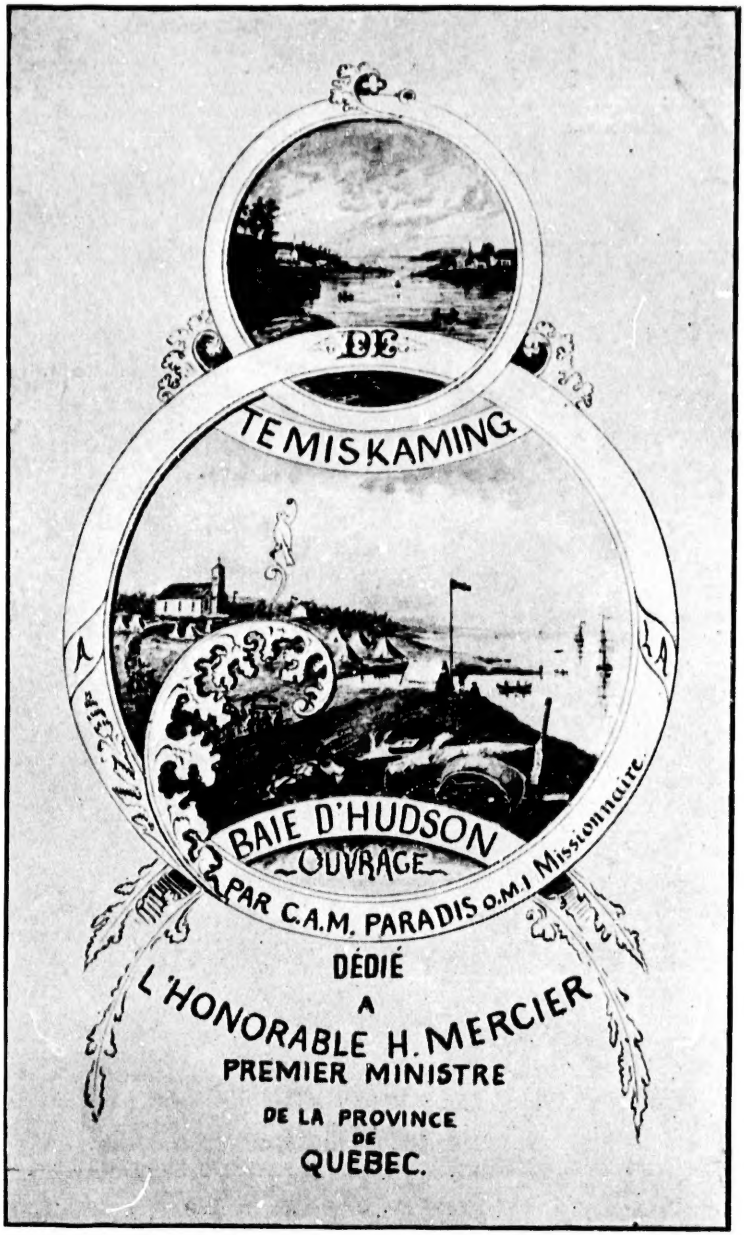
PREMIER-MINISTRE

DE LA

PROVINCE DE QUÉBEC.

1900.

FC2945
T44
P37


DE
TEMISKAMING
A
LA
BAIE D'HUDSON
OUVRAGE
PAR C.A.M. PARADIS O.M.I. Missionaire
DÉDIÉ
A
L'HONORABLE H. MERCIER
PREMIER MINISTRE
DE LA PROVINCE
DE
QUÉBEC.

DEDICACE

A

L'Honorable HONORÉ MERCIER

PREMIER-MINISTRE

DE LA

PROVINCE DE QUEBEC.

HONORABLE MONSIEUR,

Quand tout le peuple canadien applaudit à l'élan que vous avez imprimé à l'œuvre de la colonisation dans la Province qui est si heureuse de vous saluer comme son Premier-Ministre, veuillez permettre à un humble missionnaire qui, lui aussi, aime son pays et ceux qui travaillent au bien de sa nation, de venir apporter son modeste tribut à la grande entreprise de la régénération nationale.

Dans un banquet patriotique que vous donnaient vos amis de Montréal, et plus tard à l'ouverture des Chambres, je vous ai entendu, par la

voie de la presse, exprimer le désir de reculer les frontières de la Province de Québec jusqu'aux rivages de la Baie d'Hudson. " Le pays," dites-vous, " nous appartient, et nous entendons en prendre possession." J'applaudis de toutes mes forces, Monsieur le Premier, à ce projet patriotique, et je veux y contribuer dans la mesure de mes faibles capacités : voilà pourquoi je sollicite l'honneur de vous présenter aujourd'hui ce petit mémoire que j'ai compilé à la hâte sur des notes que j'ai recueillies dans le cours de mes voyages à travers les régions qui ont eu le mérite d'attirer votre attention.

Je viens, en ma qualité de missionnaire, corroborer les récits du Révérend Père Albanel, que vous avez cités avec tant d'à-propos. Comme le savant jésuite, j'ai parcouru les mêmes climats et admiré ce sol et ses produits qui, il y a deux siècles, jetaient dans le ravissement les premiers pionniers de l'Evangile sur cette partie du continent.

Tant de trésors ont été enfouis pendant des siècles ; je dirai mieux : ils ont été mis en réserve pour l'heure où notre peuple, débordant de tous côtés, ne demande qu'une terre propice pour implanter ses nombreux rejetons, et affermir, en l'agrandissant, la race généreuse du sang français déposée autrefois dans

un petit berceau, sur les plages désertes du Nouveau-Monde.

C'est dans le Nord que se sont toujours formées les races fortes, vigoureuses, appelées à des époques marquées de Dieu, à régénérer les nations amollies et chancelantes des contrées méridionales. " Latera aquilonis, civitas Regis Magni (Ps 47, v. 2.) " " C'est du côté de l'aquilon qu'est la cité du grand roi." Ce grand roi, c'est Jésus-Christ, c'est le chef de la Sainte Eglise, régnant sur un peuple qui lui est tout dévoué. Et quel peuple aujourd'hui a mieux gardé les traditions sacrées de sa foi ? Quel peuple, par conséquent, doit à plus juste titre fonder ce vaste empire de l'aquilon où le grand roi établira son trône ? En avant donc vers le Nord, le peuple canadien ! Si le Pôle a des rigueurs propres à effrayer les lâches, il aura toujours la vertu de l'aimant sur notre race aux bras de fer et au courage d'acier. D'ailleurs, il ne s'agit pas d'aller au Pôle. Ici tout près de nous s'ouvre un incomparable territoire. Incomparable pour l'étendue, la richesse du sol, la salubrité du climat et la beauté des sites.

Vous verrez, Monsieur le Premier-Ministre, par le présent mémoire, si imparfait qu'il soit, que toutes ces qualités se trouvent réunies avec surabondance dans la région que vous avez conçu le plan d'annexer à notre Province.

Puissent ces quelques pages, écrites plutôt avec le cœur d'un patriote qu'avec l'habilité d'un savant, vous être de quelque utilité.

Je serais heureux d'avoir par là accompli deux vœux également chers : Celui de rendre service à mon pays et d'avoir en même temps donné un témoignage d'admiration et de gratitude à l'ami distingué dont j'ai l'honneur de me souscrire

Le tout dévoué serviteur,

C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I.

Buffalo N. Y.
le 5 juin 1888

DE

TEMISKAMING

A LA

BAIE D'HUDSON

PREMIÈRE PARTIE.

COUP-D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LA RÉGION SITUÉE ENTRE LE LAC TÉMISCAMING ET LA BAIE JAMES.

Sol.—Climat.—Produits.

CHAPITRE I.

SOL.

Sur cette vaste contrée j'ai une idée fixe, l'avenir dira si je me trompe. C'est ma conviction intime que tout le terrain situé entre le Lac Témiskaming et la Baie James n'est qu'une prolongation des fameuses plaines du Nord-Ouest. Deux raisons surtout me portent à appuyer cette hypothèse, savoir : 1° la configuration du terrain, 2° la nature du sol.

I.

Configuration du terrain.

Une fois dépassé, je ne dirai pas même la hauteur des terres, mais la chaîne des Laurentides, on entre, jusqu'aux rivages de la Baie d'Hudson, c'est-à-dire pour des centaines de lieues au nord et à l'ouest. dans une plaine de glaise où les montagnes n'apparaissent qu'à titre d'exception, sous forme d'ondulations assez insignifiantes, ou bien de pics isolés dans le genre du Mont-Royal ou de la montagne de Belœil dans la vallée du St-Laurent. Certes, je m'attends bien à soulever un cri de surprise, et à ne pas me trouver en tout point d'accord avec les récits de bien des voyageurs. Parmi ces derniers, je distingue trois catégories bien différentes, qu'il importe de faire connaître pour l'intelligence de cet ouvrage : La première est celle des savants, des spécialistes dont le but est d'étudier et de faire connaître. Quoique le missionnaire ait en vue une fin encore plus élevée que celle-là, il ne trouve cependant pas indigne de son sublime ministère d'allier l'une à l'autre en associant dans un même élan l'amour de Dieu et celui de la Patrie. Mais il est une autre classe de voyageurs beaucoup plus nombreuse : c'est celle des spéculateurs attirés par l'appât de la fortune ou vers la traite des pelleteries, ou le commerce du bois. Cette classe parle peu parce qu'elle a

des secrets à taire, ou plutôt des intérêts à sauvegarder par le silence. Mauvaise enseigne, par conséquent.

De cette seconde catégorie en ressort une autre qui s'appelle *légion :* C'est celle des aventuriers à gages qui louent leurs bras et leurs épaules pour l'exploitation du bois ou le transport des pelleteries, marchandises, provisions, etc..... Cette classe connaît peu, et comme conséquence parle beaucoup et fort mal.

A ces derniers il ne faut pas s'adresser pour renseignement impartial, car ils vous répondront invariablement : " C'est un pays bien sauvage, Monsieur, ce sont des contrées de misère ; ce ne sont rien que des rapides, des rochers, des crans à se casser le cou." Pauvre gens, il faut les plaindre. Mais ne prendre à la lettre que juste la moitié de leurs récits. Pour eux, rien de plus naturel que de trouver tout le pays à rebours : peu enclins à la poésie, encore moins à la science, sans cesse en lutte avec les éléments déchaînés sous forme de vents, de courants ou de rapides, les pieds endoloris aux cailloux du portage, la tête courbés sous la rame ou écrasée sous le paqueton, ils ne remarquent dans la nature que ce qui peut les faire souffrir.

Pour eux cent milles d'eau paisible ne représentent que trois jours de galère et une roche en travers du portage se transforme en montagne. En voilà assez pour

qu'un pays soit condamné à tout jamais. Dans la forêt, on ne voyage guère que par les lacs et les rivières. Haro ! donc, sur les rapides et les portages. Si quelquefois l'on s'ouvre un chemin à travers le bois, l'horizon. naturellement borné par les arbres, empêche de juger des distances. Monte-t-on sur une colline, ce qui frappe aussitôt le regard, c'est la plus prochaine élévation.

D'ailleurs, c'est une illusion commune à tous de juger montagneux un sol recouvert de forêts, à cause peut-être, de l'habitude où nous sommes. dans nos contrées civilisées de ne voir du bois que sur les montagnes ou autres endroits impropres à la culture.

Mais c'est aussi une matière d'expérience qu'avec le défrichement, les aspérités du terrain semblent se fondre, se niveler sous le soc de la charrue, et là où l'on s'attendait à voir une montagne " *Naseitur ridiculus mus.*" Aussi je n'hésite pas à croire qu'au jour où auront disparu nos immenses forêts, nos petits neveux resteront fort surpris de se trouver sur une plaine continue et identique avec leurs voisins de Manitoba, plus cette différence en notre faveur que nous avons l'eau limpide et le bois en abondance.

II.

Nature du sol.

Voilà pour la configuration du terrain. Un argument non moins convaincant, à mon avis, peut se tirer de la nature même du sol.

Ceux qui ont vu Manitoba et Témiskaming n'hésitent pas à reconnaître ici absolument la même nature de terrain qu'au Nord-Ouest : une glaise profonde de 20 à 30 pieds et plus, surchargée d'une épaisse couche végétale tantôt noire ou jaunâtre, mais toujours excessivement riche et friable. Dans les endroits les moins élevés surnagent d'épais sédiments d'alluvion qui semblent indiquer le fond de quelques grands lacs aujourd'hui écoulés. Il est impossible de supposer rien de plus riche. M. Olivier Armstrong, ce vaillant pionnier de la colonisation du Pacifique Canadien, et qui fait certainement autorité dans cette matière, m'a déclaré avec enthousiasme qu'il n'avait jamais rien vu de plus beau depuis Manitoba jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Eh ! bien, ce que je dis de Témiskaming, je l'affirme également de toute la contrée qui s'étend des deux côtes de la hauteur des terres jusqu'au 52o parallèle, latitude d'Albani, sur la Baie d'Hudson, pour l'avoir vu de mes yeux, et au delà encore à des centaines de lieues vers le Nord-Ouest et le Nord, par les récits des sauvages et des missionnaires qui ont poussé leurs courses dans cette direction.

Tout ce parcours qui est de plus de 1000 milles ne serait que la largeur d'une zone de glaise bornée à l'Ouest par les Montagnes Rocheuses et qui se réunirait à l'est au plateau du lac St Jean.

Cette hypothèse m'est suggérée, moins encore par mon expérience personnelle que

par les témoignages collectifs de tous mes confrères les missionnaires oblats qui ont sillonné ces diverses régions depuis les glaces de l'Alaska jusqu'aux prés arides qui séparent le Labrador du versant oriental de la baie d'Hudson. Les rapports des géologues sont ici d'accord avec les données des missionnaires, et tous sont unanimes à dire que les chaînes de montagnes n'occupent qu'une portion fort insignifiante des steppes de l'Amérique du Nord et que le sol y est généralement une glaise profonde et fertile.

CHAPITRE II.

CLIMAT.

Ce fait une fois admis, nous nous trouvons en face d'une conclusion dont l'importance ne saurait être trop méditée au point de vue de notre intérêt national : La voici : Si la beauté du climat correspond à la richesse et à l'immensité de notre sol, ce jeune pays est appelé à prendre rang parmi les plus grandes nations du monde, parce qu'il' sera, tôt ou tard, le siège d'un grand peuple agricole. Il me faut donc parler du climat. Ici, je touche à une question délicate. Les préjugés sont si invétérés, si universels. Pauvre Baie d'Hudson on en a tant médit que je ne me sens pas le courage de relever sa réputation. Mais, sincèrement, je crois qu'on lui en a un peu trop mis sur le dos.

Laissons-lui ses banquises errantes, ses vents glaciaux, ses neiges intempestives ;

mais ne la rendons pas complice de toutes les gelées qui nous surprennent ; et surtout, n'exagérons pas son influence sur la température des pays circonvoisins. Nous allons bientôt découvrir le vrai coupable ; je l'ai pris sur le fait. Pourquoi ne pas le déclarer tout de suite ?

I.

L'influence de la forêt sur le climat.

L'auteur de nos longs hivers, de nos revers printaniers, de nos givres d'été, de nos gelées de septembre, ce n'est pas la Baie d'Hudson, c'est la forêt.

Pour quiconque n'a pas mené la vie des bois, il est assez difficile de se faire une idée de ce que c'est qu'une forêt vierge, et de l'influence qu'elle exerce sur la température d'un pays, surtout quand ces forêts s'étendent sur une snperficie de plusieurs centaines de lieues. Que l'on veuille bien encore remarquer que les forêts qui recouvrent cette partie de l'Amérique du Nord sont presqu'exclusivement composées de conifères, arbres qui ne perdent jamais leur feuillage. Parmi ces essences, l'épinette est l'espèce prédominante. Or tout le monde sait que l'épinette blanche surtout, la plus commune dans ces régions, a les branches fournies serrées et compactes ; que ces arbres croissent très rapprochés les uns des autres et n'admettent pas d'étrangers dans l'intimité de leurs cercles. Ajoutons que ces monopoleurs de la

forêt ont envahi tout le territoire qui s'étend depuis la hauteur des terres jusqu'à la Baie James, où ils se sont tellement fortifiés depuis des siècles qu'ils y ont atteint des proportions colossales. L'épinette blanche est donc là dans sa patrie, c'est l'arbre indigène par excellence, elle s'y déploie avec une magnificence vraiment incroyable. Nous reviendrons sur ce fait en parlant du commerce. Pour le moment, il ne s'agit que d'étudier les effets produits sur la température du sol et de l'atmosphère par cette couche immense de verdure impénétrable aux rayons du soleil.

Par une claire journée d'été nous voguons sur la rivière Abittibi entre deux haies de 90 à 100 pieds de hauteur. Le soleil du midi nous plombe sur la tête, le thermomêtre marque 98°. C'est à tel point que dans une boîte de ferblanc soigneusement fermée, ma chandelle se tourne en liquide et mes allumettes en charbon. *Il fait soif !* comme disent les sauvages. Mais la rivière Abittibi, assez semblable à la Rivière Rouge, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, ne roule à nos côtés qu'une eau boueuse et tiède. Comment rafraîchir nos poitrines haletantes ? Plusieurs s'en souviennent, nous nous croyions sous la zone torride.... Mais attendez. Le canot s'approche du rivage et sans descendre de notre embarcation, nous puisons à plein gobelet une eau pure et glacée qui s'élance du taillis avec un agréable murmure.

Mettons nous pied à terre et faisons quelques pas dans la forêt ; un frisson nous saisit. Vous vous croiriez dans un caveau ou une glacière. D'où vient ce phénomène ? Creusez la terre et vous aurez la solution du problème. Quand vous aurez enlevé 12 ou 15 pouces de détritus et qu'à cette profondeur, la glaise vous apparaîtra dure et cristallisée comme au cœur de l'hiver, vous comprendrez si c'est la Baie d'Hudson qui nous gèle, ou bien ces millions d'acres de forêts qui retiennent à leur pied la neige jusqu'à la mi-juin, et qui d'un bout à l'autre de l'été repoussent obstinément tous les efforts du calorique pour arriver au sol. De la terre à l'atmosphère, et de l'atmosphère à la terre le froid se trouve donc enfermé comme dans un cercle vicieux.

Maintenant, quand le soir arrive et que le soleil retire ses bienfaisants rayons, comme il ne se trouve aucune provision de calorique ni dans l'atmosphère, ni dans le sol et, qu'au contraire, celui-ci laisse échapper ses froides exhalaisons, peu à peu l'air se condense et il n'en faut pas davantange pour qu'au matin vous trouviez la givre sur les branches des arbres et les cailloux du rivage.

Heureusement comme nous le dirons plus tard, que la brièveté des nuits au fort de l'été prévient ordinairement la gelée, et il est même excessivement rare de voir aucun feuillage endommagé par le froid. Ce qui n'empêche pas que le principe est toujours là perfide, dangereux, et que si, de fait, la

végétation ne souffre aucun dommage à l'époque de son plein épanouissement, son éclosion est de beaucoup retardée.

Si la forêt n'exerce aucune influence dans ce retard de la végétation, comment expliquer la floraison relativement précoce des prairies du Nord-Ouest ? à des latitudes plus septentrionales ? Or, pour prouver encore plus clairement que c'est la forêt et non la Baie d'Hudson qui nous gèle, je vous prie de remarquer un autre phénomène qui se passe sur la Baie James pendant l'été : D'abord, comme je l'expliquerai dans la suite, les eaux de la Baie James sont loin d'être froides ; en m'y baignant quelquefois j'en ai toujours trouvé la température plus agréable que celle du Lac Témiskaming à la même saison.

Dès qu'il s'élève un vent du Nord, au contact de cet air, les eaux de la Baie se vaporisent comme au-dessus d'une chaudière en ébullition. Naturellement le vent froid se trouve amolli par ce brouillard qui monte de plus en plus, s'épaissit, se condense et retombe en pluies sur les forêts environnantes. Il est bien rare, je pense, que ces *trains d'orages*, comme nous les appellions en plaisantant se rendent sains et saufs jusqu'à Montréal. La plus grande partie de ces torrents d'humidité vont s'engouffrer dans les mousses qui tapissent le fond des bois où, privés à jamais des rayons du soleil, ils deviennent un nouvel agent de réfrigération. Voilà les faits incontestables que l'expérience constate et que la science explique.

§ II.

Influence du défrichement sur la température.

Supposons maintenant ce qui arrivera quand, un beau jour, ces forêts auront disparu pour faire place à des champs bien cultivés, à des champs bien égouttés, des villages et même des villes. Au lieu de rester stationnaire jusqu'à la mi-juin, la neige disparaîtra vers le milieu, ou tout au plus tard, à la fin d'avril.

Disons une superficie d'au moins 200,000 carrés de neige balayée de la surface du sol deux mois plus tôt que d'ordinaire. Quelle somme énorme de froid sera déjà retranchée. Pourtant ce n'est encore que du négatif. Calculons maintenant la quantité de calorique absorbée dans un jour seulement par chaque dix pied carré du sol mis à découvert. Qui n'a observé au printemps comment une simple petite motte de terre, un brin de paille, un cheveu même jeté sur la neige en accélère la fonte. Mais ce n'est pas par dix pieds ni par dix âcres qu'il faut compter ici, c'est par centaines de milles. Il ne faudrait pas être très avancé en physique pour demander quelle différence peuvent produire sur la température d'un appartement un bloc de glace de trois pieds ou un poële de même dimension bien rempli et bien chauffé. Quelque temps même après que le combustible est disparu, le foyer continue à envoyer ses chaudes irradiations. Il en est ainsi du sol :

Le calorique qu'il absorbe pendant une belle journée de soleil maintient la tiédeur de l'air durant la nuit. Le lendemain si la dose de chaleur se répète, il y aura surplus dans la caisse, et cet excédent sera déversé sur les provinces environnantes. D'étape en étape, le froid sera repoussé plus au nord, et si parfois il lui prend fantaisie d'user de représailles, il pourra, comme les soldats d'Annibal se faire amollir dans les délices de Capoue. Du déboisement des terres découlent donc trois effets incontestables : 1° Printemps plus hâtif ; 2° Eté plus long et plus chaud ; 3° Automne plus tardif et moins brusque.

Est-ce que déjà on ne voit pas ces résultats dans la Province de Québec depuis une période de 50 ans ? Au dire de nos anciens il n'était pas rare de voir nos récoltes gelées sur les bords du St Laurent. Qui parlait d'y cultiver la vigne en plein air, il y a 25 ou 30 ans. Aujourd'hui, la science déclare que le Canada peut devenir un pays vignoble presqu'aussi bien que la France. J'observe tous les ans dans nos régions de chantiers que la neige s'y conserve plus de trois semaines après qu'elle a complètement disparu des défrichements à quelques milles de distance.

Eh ! bien c'est ma conviction personnelle, dussè-je passer pour ridicule aux yeux de la génération présente, que le jour où nos petits neveux auront fait disparaître les immenses forêts du Nord, et les auront converties en

champs cultivés " *nous aurons deux longs mois d'été de plus en Canada!*" Quand je parle ici du Nord, je ne prétends pas mener de suite mes colons sur les bords du grand Lac des Esclaves, quoi qu'ils iront bien un jour ; mais je veux parler de la zone comprise entre le 46° et le 52° parallèles qui atteint depuis les lacs Huron et Nipissing jusqu'à la Baie James y compris les lacs St Jean et Mistassini.

Dans ce temps là, on ne craindra pas non plus d'aventurer ses navires sur la Baie d'Hudson parce que la zone des banquises sera reculée. Comme conséquence naturelle du réchauffement de l'atmosphère au dessus des susdits régions, les lignes isothermes actuelles qui donnent une moyenne aestivale de 60° aux environs de Moose, seront peut-être rétrogradées jusqu'aux limites septentrionales de la Baie James et les glaces se fondront en grande partie avant d'atteindre les côtes. Ici, je m'arrête, épouvanté un peu de mon audace. Si plus tard de nouveaux théoriciens veulent reculer encore plus au septentrion les bienfaits d'un été perpétuel, comme la science fait chaque jour des progrès merveilleux, peut-être auront-ils alors à leur disposition des moyens plus efficaces que ceux que je propose aujourd'hui. En attendant, faute de mieux défrichons nos forêts. Cependant je désire être bien compris. Quand je parle de défrichement, je n'entends pas une guerre d'extermination de nos essences. Les forêts comme les montagnes

jouent un rôle nécessaire dans l'économie climatérique d'un pays et la prudence exige que l'on conserve de ces bois les quantités utiles, que l'on reboise même au besoin.

§ III.

Climat de Moose comparé sous les mêmes latitudes en Europe et en Asie.

Il ne faut pas s'imaginer partout ce que je viens de dire au débit de la forêt : que toute la région qu'elle recouvre est un pays inhospitalier, inhabitable. J'ai voulu faire voir tout simplement que si l'on a quelque reproche à faire au climat de ce territoire, cela est moins attribuable à la situation géographique qu'a un concours de circonstances purement accidentelles. J'ajouterai même, tout en conservant la vérité de ma première proposition, que le climat de ce pays pris en général est loin d'être aussi défavorable qu'on a voulu le faire croire, et c'est ce que je vais maintenant prouver. D'abord par la position géographique : Prenant Albani comme point de départ le plus septentrional, je trouve que ce poste n'est qu'à 120 milles plus au nord que la ville de Winnipeg, tandis que le lac Nipissing sur la frontière du sud, correspond à la latitude des Trois-Rivières. Le point central de cette région se trouve à la latitude du lac St Jean, à une hauteur de 492 pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est à peu près la même élévation que la rivière Mattawan à son embouchure dans l'Ottawa.

D'après cette vue d'ensemble, que l'on ouvre nos meilleurs traités géographiques et que l'on compare la région qui nous occupe avec les différents plateaux de l'Europe et de l'Asie situés sous les mêmes parallèles et a des altitudes encore plus considérables, et l'on verra que beaucoup de pays de l'Ancien Monde situés dans des positions en apparence plus défavorables supportent néanmoins de nombreuses populations agricoles. Qu'il suffise de mentionner le fait que les Iles Britanniques toutes entières sont situées au nord de la latitude de Moose-Factory. Sans doute celles-ci peuvent invoquer en leur faveur les bienfaisantes influences du *Gulf Stream* ; mais on ne dira pas que le Nord de l'Allemagne et une partie de l'empire Russe, tant en Europe qu'en Asie, peuvent revendiquer le même privilège ; pourtant c'est un fait constant que dans ces contrées le blé mûrit au delà du 53° c. a. d a 50 milles encore plus au nord qu'Albani.

Or si l'on peut établir en principe que le point le plus septentrional de la région qui nous occupe est favorable à la culture du blé, il en découlera conséquence *a fortiori* que toute la région elle-même jouit d'un climat très favorable à l'agriculture.

Voilà pourquoi j'ai pris comme point de comparaison le fort Moose sur les bords de la Baie James, latitudes 51° 15'. Mais comme il ne suffit pas de poser un principe sans l'étayer sur des faits, voici les données

que j'ai recueillies touchant le climat de cette localité.

§ IV

Quelques observations météorologiques faites aux alentours de la Baie James.

La moyenne des chaleurs d'été à Moose est de 60 ° Dans les jours les plus chauds la moyenne se tient à 80 °. Cet été, 1884, le maximum que j'ai observé à Albani à 120 milles plus au nord a été 95 °. Mr Mc Leod, bourgeois de New Post, à 72 milles au sud de Moose m'a assuré avoir compté 100 ° à son thermomètre le 20 juin. Ce sont là comme on le voit des chiffres extrêmes.

Ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, sur les rivières surtout dans les parties boisées, les chaleurs sont étouffantes pendant le jour tandis que la nuit le mercure descend quelquefois à 26 ° à la fin de juin.

Sur la baie James cependant, la température est plus uniforme que dans l'intérieur des terres : ce qui semblerait prouver une fois de plus l'influence de la forêt sur les refroidissements subits de l'atmosphère.

Dans les plus grands froids d'hiver, il n'est pas rare de voir le thermomètre descendre à 40 °. Quant à la quantité de neige qui tombe à Moose pendant un hiver, tous s'accordent à dire qu'elle est ordinairement moindre qu'à Ottawa. Il ne sera pas inutile

de mettre en regard quelques chiffres sur la température de Manitoba :

		MANITOBA	MOOSE-FACTORY
Année 1881	Maximun	93°	91°
	Moyenne	56°	60°
	Froid—Maximun	40°	39°

N. B. Au moment où j'écris ces lignes, 20 Décembre 1884, le thermomètre marque 38 ° de froid ici, à Maniwaki, Gatineau supérieure, à 100 milles au nord d'Ottawa.

§ V

Ouverture de la Navigation.

L'ouverture de la navigation à Moose est entre le 10 et le 26 de mai. D'après des tables existantes au fort de la Compagnie B. H., jamais on n'a vu la navigation entravée le 1er juin. Or les mémoires qui font foi de ce fait remontent à près d'un siècle d'observations continues. On rapporte qu'en 1860, la mer était libre de glace le premier jour de mai. C'est ordinairement vers la dernière semaine de novembre que les vaisseaux mettent en hivernement.

D'après ces computations qui sont très exactes et qui remontent à une période d'une soixantaine d'annés, il faut donc conclure que la Baie James offre 6 mois complets de navigation. Ce fait est dû, sans doute, aux débâcles précoces des grandes rivières affluentes qui apportent leurs eaux des régions méridionales. Or si la rumeur que j'ai re-

cueillie est également vraie, savoir : que la Baie d'Hudson est libre pendant 12 mois de l'année, ce qui me paraît très probable, et que le courant du détroit est si impétueux qu'il ne permet à aucune banquise de s'y arrêter, le problème de la navigation de cette importante mer intérieure serait bien vite résolu.

Remarques.

Après tout, je ne vois pas pourquoi le climat de ce fameux territoire de la Baie d'Hudson serait plus terrible que celui de nos provinces du Golfe St Laurent. Je serais même porté à croire que la comparaison est toute à l'avantage du premier, puisque, par les côtes du Labrador, il se trouve soustrait à l'influence du grand courant arctique qui nous arrive par le détroit de Belle-Isle. Ce courant n'existe pas pour la Baie d'Hudson où les eaux sont au contraire repoussées vigoureusement vers le nord par la quantité de grands fleuves dont les estuaires sont tous situés aux rives méridionales.

En voilà assez, je crois, sinon pour convertir tout-à-fait les incrédules, du moins pour leur donner sérieusement à réfléchir. Si, malgré cela, le seul mot de " Baie d'Hudson " les fait encore frissonner, je leur conseillerai une petite expérience.

Ce serait d'oublier pendant quelques jours qu'ils ont dans nos bonnes villes de Montréal ou d'Ottawa, que je choisis comme étant les plus favorisées du climat, des maisons bien

bâties, bien chauffées. Puis, par une de ces charmantes semaines de pluie froide dont nous gratifie ordinairement la fin de juillet, qu'ils essaient en plein champ les douceurs de la vie sauvage telle qu'on la pratique bon gré mal gré sur les bords déserts de la Baie James : Coucher sur la terre nue sans autre abri qu'une petite tente ; cuire ses aliments et sécher ses habits à un méchant feu de bois vert qui vous lance plus de fumée aux yeux que de chaleur au dos ; manger dans d'élégantes écuelles de fer blanc, et mille autres agréments semblables.....

Je parie que sur cent qui tenteront l'expérience, quatre-ving-dix-neuf maudiront le *détestable climat* de Montréal.

CHAPITRE III

RICHESSES NATURELLES.

Mines.—Forêts.—Ressources agricoles.

D'après le Dr Bell et autres explorateurs, la région de la Baie d'Hudson serait une des plus riches du monde en mines de toutes espèces. Comme mon expérience sur ce sujet est naturellement très bornée, je laisse la parole à ceux qui font autorité en cette matière.

Quant aux ressources forestières et agricoles, je me dispenserai de les traiter dans des paragraphes spéciaux, vu qu'elle trouvent naturellement leur place parmi les détails propres à chacune des régions ou zones que

nous allons passer en revue dans la seconde partie de cet ouvrage. C'est pourquoi je ne parlerai dans ce chapitre que des richesses minérales.

Richesses Minérales.

Voici ce qu'en dit le professeur Bell : " Tout " autour de la Baie James et sur la côte est " de la Baie d'Hudson se trouvent des gise- " ments de fer et de charbon considérables, " et si rapprochés les uns des autres, qu'en " mettant à profit le bon marché des trans- " ports offerts par la navigation de ces pa- " rages, toute la contrée avoisinant la Baie " James peut devenir une seconde Pensyl- " vanie. Les mines peuvent devenir plus tard " la plus grande richesse de la Baie d'Hudson."

" De vastes dépôts de fer natif ont été " trouvés sur la rivière Mattagami en 1867, " et l'on a découvert des quantités inépui- " sables d'excellent minérai de fer magné- " tique dans les îles voisines de la côte est de " la Baie James, ainsi que des indices très fa- " vorables de galène."

" L'or, l'argent et le cuivre se rencontrent " également aux environs de la Rivière à la " Baleine, et sur la côte est quantité de li- " gnite."

Un autre explorateur faisant allusion aux vastes dépôts de fer, de charbon et d'autres minérais qui se trouvent dans le voisinage de la Baie James s'exprime ainsi : " Je dé- " clare, sans la moindre hésitation, que cette " contrée est la plus riche en mines qui ex-

" iste dans toute la Puissance et peut-être
" sur tout le continent."

L'anthracite et le fer se rencontrent le long des rivières au sud de la Baie James et des veines de pétrole sur la rivière Abittibi.

M. Borron, magistrat stipendiaire pour le district de Nipissing, fait le rapport suivant au gouvernement d'Ontario.

" Il y a dans le voisinage de la Baie James,
" au nord de la hauteur des terres, d'im-
" menses et profondes tourbières peut-être
" les plus considérables du monde. L'épais-
" seur de ces couches varie de 8 à 20 pieds.
" En face d'une aussi prodigieuse quantité,
" on se demande à quoi cela servira plus
" tard.

" Outre le lignite, on y trouve encore le
" kaslisi ou terre à porcelaine et le fer. "

" On a découvert également le lignite en
" grande quantité, par lits de trois pieds
" d'épaisseur, des deux côtés de la rivière
" Abittibi au nord de la hauteur des terres."

Je pourrais multiplier les citations, mais je terminerai en ajoutant ce que j'ai été à même de constater tant sur l'Abittibi que sur le lac Témiskaming. D'abord, des dépôts abondants de gypse au confluent de la Moose et de l'Abittibi, l'ardoise, en différents endroits remontant le fleuve, et la pierre à chaux à peu près partout ; le pyrite de fer au lac Obasatika ; l'ardoise sur la rivière Montréal, la galène argentifère sur le lac Témiskaming.

C'est sur ce même lac que se trouvent aussi les plus belles carrières de pierre de taille qui puissent se voir peut-être dans toute la Puissance, pour l'abondance et la qualité. Ce qui rend ces dernières plus précieuses encore, c'est que les blocs peuvent être détachés du rivage et déposés immédiatement sur des chalands sans le moindre trouble. Avec la belle navigation que possède le lac Témiskaming, cette pierre pourra être ainsi transportée en un circuit de 200 milles ; et l'on comprend l'importance d'une pareille ressource pour les constructions à venir de cette région où très certainement s'élèveront des mines considérables avant longtemps.

Voilà ce que l'on connaît jusqu'à présent de la minéralogie de cet immense territoire. Mais, est-ce à dire qu'il ne se fera pas encore d'autres importantes découvertes ? La disparition graduelle des forêts nous en révélera bien d'autres.

SECONDE PARTIE

REVUE DÉTAILLÉE DES DIFFÉRENTES ZONES DEPUIS ALBANI JUSQU'AU LAC TÉMISKAMING.

Remarques.

Maintenant que nous avons un aperçu général du sol et du climat, je crois que mon travail ne donnerait pas encore une idée suffisante de l'importance de ce territoire, si je n'offrais en outre, une classification distincte des différentes régions qui composent l'immense territoire de la Baie d'Hudson ; du moins de cette partie que j'ai visitée et qui s'étend depuis Albani sur la Baie James en revenant au sud vers le lac Témiskaming. Car sur une étendue d'a peu près 200,000 milles carrés il est impossible que les mêmes remarques s'appliquent uniformément à chaque région sous le triple rapport du sol, du climat et des productions.

Autrement je tomberais dans le ridicule de ce grand personnage récemment débarqué de France, qui jugeait toutes les terres du Canada par le premier morceau de gravier qui frappa ses regards en mettant les pieds sur le sol de Québec.

C'est pourquoi je diviserai cette future province en quatre régions ou plutôt en

quatre zones, commençant par Albani, point le plus septentrional, en revenant vers la hauteur des terres qui sépare les eaux de la Baie d'Hudson de celles du St Laurent pour finir au lac Témiskaming, bijou bien digne de figurer au sommet de la couronne.

Mais comme il n'est pas facile de se faire une juste idée des contrés baignées par la Baie James, sans avoir auparavant un petit aperçu de cette dernière, je vais en donner une description préalable.

CHAPITRE I.

LA BAIE JAMES.

Son étendue, sa profondeur, nature de ses eaux, ses habitants, son influence sur le climat et la formation du sol environnant, sa navigation.

§ I

Etendue et profondeur.

La Baie James tire son nom d'un capitaine anglais " James " qui y fut retenu avec son vaisseau dans l'hiver de 1632. On confond quelquefois cette Baie avec la Baie d'Hudson proprement dite qui ne commence qu'à 400 milles plus au nord au cap Henriette-Marie. La ligne de démarcation entre ces deux nappes d'eau mesure à peu près 200 milles de l'Est à l'Ouest, ce qui, en tenant compte des courbes, donnerait à la Baie James une superficie approximative de 75,000.

Toute cette étendue est navigable pour les vaisseaux du plus gros tonnage à l'exception d'une vingtaine de milles de largeur le long des côtes au sud et à l'ouest où l'eau offre si peu de profondeur, même à la marée haute, qu'un canot d'écorce n'y peut voguer qu'avec beaucoup de précautions. Il n'est pas rare même qu'à perte de vue des rivages, on atteint le fond de l'eau avec le bout d'un aviron.

§ II

Nature de ses eaux.

A la marée basse la grève apparaît sur une largeur de 4 à 5 milles et la mer ne se montre que comme une ligne bleu-foncé dans le lointain de l'horizon. Alors cette vaste étendue de vases et de graviers s'échauffe aux rayons du soleil ; et lorsqu'arrive le flux, le calorique passe de la terre à l'eau qui la recouvre ; de sorte que ces eaux, déjà attiédies elles-mêmes, se gardent tout l'été dans une température beaucoup plus élevée qu'on serait porté à le croire sous ces latitudes. Une autre cause de cette haute température vient de ce que plusieurs grandes rivières qui se jettent dans la Baie James prennent leurs sources dans le sud. Comme le volume de ces fleuves est très considérable, les eaux froides de la mer se trouvent refoulées à une grande distance par l'impétuosité des courants.

C'est tellement le cas que souvent encore trop loin en mer pour apercevoir l'embou-

chure d'une rivière, on est averti de son voisinage par le goût de l'eau qui est, à cette distance, parfaitement douce. D'ailleurs, en aucune partie de la Baie, sur une distance considérable des côtes, les eaux ne sont absolument salées mais plutôt saumâtres.

Pour toutes les causes énumérées ci-dessus, il est aussi bien rare de voir les eaux de la Baie James en ces parages jouir d'une limpidité parfaite ; surtout quand le vent souffle avec un tant soit peu de violence ; c'est alors une vraie mer de boue.

§ III

Ses habitants.

A raison de ses eaux excessivement boueuses et aussi à cause de son peu de profondeur auprès des côtes, la Baie James voit très peu de poisson fréquenter ses rivages ; à l'exception de la côte Est qui est abrupte, de l'embouchure des rivières et du détour des grandes pointes où les marsouins se montrent en troupeaux nombreux et bondissants.

L'esturgeon, ami des eaux vaseuses se trouve en abondance à l'embouchure des rivières et dans l'Abittibi. On y pêche aussi la carpe, le poisson blanc et une multitude d'autres espèces réputées délicieuses et à juste titre ; car j'ai connu par expérience ce que j'avais ouï dire, que les poissons du nord sont bien plus exquis que les mêmes espèces

nourries dans les eaux de nos rivières méridionales.

Le loup-marin, le saumon, la morue, la truite de mer se trouvent en multitude plus au large sur la côte *East Main* où la baleine fait également sa majestueuse apparition.

§ IV

L'influence de la Baie James sur le climat.

Il est facile de voir quelle influence doit produire sur le climat de cette région une aussi vaste étendue d'eau avec une température relativement tiède. Aussi est-il presque inouï qu'aucune végétation eût jamais été endommagée par des gelées intempestives à Moose ou dans les environs. Les vapeurs qui s'exhalent de la mer aussitôt que l'air veut se refroidir forment comme une nuée bienfaisante qui met les végétaux à couvert de toute maligne influence.

D'ailleurs pendant la saison d'été, les nuits sont si courtes que c'est à peine si l'on peut dire que la lueur du soleil disparaît entièrement de l'horizon, et l'atmosphère n'a pas le temps de se refroidir pour permettre au givre de déployer son blanc manteau.

§ V

Rôle que jouent les eaux de la Baie James dans la formation des terrains environnants....

Sous un climat aussi doux que l'est certainement celui de la Baie James, avec un en-

grais aussi riche que le limon suspendu dans ses eaux, il n'est pas étonnant que tout le littoral soumis à son influence déploie partout une exubérante fécondité.

C'est cet espèce de besoin que le sol a de produire, dès qu'il se trouve échappé au domaine des vagues, qui fait que, d'année en année, la terre empiète sur le royaume liquide, et finira, je n'en doute pas, par lui ravir une partie de ses possessions actuelles.

Rien de plus frappant, même pour l'œil le moins attentif, que cette marche de la prairie à la conquête des ondes. Voici comment s'opère ce phénomène :

Comme je l'ai dit plus haut, une multitude de rivières tant grandes que petites accourent du Levant, du Midi et du Couchant vers le bassin de la Baie James, traversant l'immense plaine de glaise qui s'étend de la mer à la hauteur des terres, et apportant dans leur course furibonde, non-seulement les débris de forêts qu'elles arrachent au passage mais encore l'humus qui enveloppait leurs racines et l'argile des couches inférieures, de sorte que l'eau en est entièrement saturée. Ce travail n'a pas lieu seulement au printemps à l'époque des débâcles, qui sont terribles ; mais tout le long de l'année et à chaque heure du jour de nouvelles cargaisons de boue et de détritus arrivent à la mer où, reçues par les vagues, elles sont rejetées sur les rives, battues, reprises et repoussées, jusqu'à ce qu'elles s'amoncellent en levées compactes au dessus de la houle qui les

laisse alors dormir en paix. Aussitôt, mille graines, que l'élément vaseux tenait en suspens, se développent sous la bienfaisante influence du soleil. Le foin aquatique, la folle-avoine, le pois sauvage, le persil et la gentiane se disputent ce nouveau terrain où percent même déjà mille petites fleurettes fraîches et gentilles, inconnues dans nos climats.

L'année suivante vous y verrez poindre le groseillier, le génevrier et quelques timides pousses de saule à l'abri desquelles mûrira la fraise odorante. Remontez encore, et vous aurez la prairie régulièrement constituée, avec son fourrage long et serré ondulant sous le souffle de la brise.

Après avoir marché un mille ou deux dans ces prés émaillés d'une flore luxuriante qui certes ne manquerait pas d'attrait pour le botaniste, vous croyez entrer dans un verger.

Ça et là des touffes arrondies tantôt seules, tantôt réunies en groupes vous apparaissent de loin comme de magnifiques pommiers ; mais hélas ! ce ne sont que ce que Virgile appelait : " Salices amaras ".

Bientôt les arbustes se pressent, s'élèvent, et le peuplier commence à montrer sa tête ; le mélèze lui fait cortège, puis l'épinette aux crins piquants ; nous voilà en pleine forêt !

De temps en temps vous faites un détour pour éviter une lagune où les canards s'ébattent à travers les joncs ; mais d'où aussi s'élèvent des myriades de maringouins, aimables connaissances que l'on aimerait au-

tant ne pas y rencontrer. N'importe, si vous avez eu la précaution de vous enduire tous les endroits vulnérables d'une bonne couche de " Maringuoinifuge " vous pouvez procéder en paix à votre tournée géologique.

Nous sommes dans une jeune forêt ; il n'y a pas à en douter à la petite dimension des arbres.

D'où viennent donc ces tronc robustes qui, à moitié pourris, jonchent à vos pieds le sol? Ils forment autour de l'étang un monticule circulaire cimenté de sable et de débris de coquillages. N'est-ce pas là le travail de la mer?

Dans quelques années, les arbres déracinés qui jonchent aujourd'hui le bord de la grève se trouveront aussi, n'en doutez pas, à quelques milles dans l'intérieur de la forêt. Le petit étang où se baignent les canards, et sur les bords duquel l'outarde vient creuser son nid sera bien vite comblé par les feuilles des arbres, envahi par la mousse et converti en savane.

Vous avez là l'histoire des immenses tourbières qui, sur une largeur de 25 à 30 milles, forment le caractère distinctif des terrains qui s'étendent sur le bord de la mer depuis Moose jusqu'à plusieurs centaines de milles au-delà d'Albani.

Ici, le travail de la nature est si rapide qu'il est impossible de ne pas le saisir sur le fait. Il se produit à vue d'œil, surtout à l'embouchure des rivières qui, peu à peu perdent leur profondeur à cause des sédiments qui s'y accumulent sans relâche.

En 1859, les navires se rendaient encore, en face de Moose et d'Albani. Depuis 1867 les mêmes vaisseaux sont obligés de jeter l'ancre au moins à 10 milles plus bas et le chenal devient de plus en plus difficile.

Quelques voyageurs ont prétendu voir dans l'exiguite des végétaux qui recouvrent le littoral de la Baie James une preuve de la rigueur du climat de ces contrées. Je ne crois pas errer en assurant que c'est, au contraire, le meilleur indice de la rapidité avec laquelle la végétation se hâte de profiter de chaque pouce de terre qui lui est acquis sur l'élément liquide. C'est que la prairie va grand train. Avant qu'il s'écoule des siècles, de riches troupeaux viendront brouter l'herbe tendre sur le bas-fonds même où le vieux Chum a failli plus d'une fois laisser le fond de notre canot.

§ VI

Navigation de la Baie James.

De tout ce que je viens de dire, il ne faut pas conclure que la navigation soit impraticable auprès des côtes de la Baie James, mais tout simplement que les vaisseaux d'une certaine dimension doivent se tenir à distance respectueuse des battures et bien choisir les chenaux et le moment de la marée pour entrer dans les hâvres.

A Moose et à Albani les plus hautes marées ne dépassent généralement pas dix pieds, mais ce secours est suffisant pour permettre

aux plus gros vaisseaux d'arriver à bon port.

Sur la côte est, les rivages sont plus à pic et les eaux plus profondes de sorte que la navigation n'y souffre aucune difficulté. Il paraîtrait même que cette côte est libre de glace pendant tout l'hiver.

Le maringuoinifuge.

Je ne badine pas du tout, ceci est le joli nom d'un médicament patenté le 3 juillet 1884, et qui a la propriété vraiment extraordinaire de chasser les mouches malfaisantes et de guérir de leurs piqûres. C'est une préparation sans laquelle je ne voudrais jamais entreprendre un voyage en été à travers les forêts. J'en fais mention ici parceque ayant fait usage de cette médecine pendant plus de 15 ans avec un succès constant, je dois à l'humanité et à la charité de la recommander à mes semblables ; car il est par trop pénible de voir ses frères dévorés par de petits vampires quand il y a un moyen aussi simple qu'infaillible de leur porter secours. C'est donc un avertissement philanthropique que je donne à mes amis de se munir de la précieuse drogue, si un jour ils sont obligés d'entreprendre un voyage analogue à celui que nous faisons actuellement en esprit, mais dont la réalité porte avec elle, comme toutes les choses humaines, son côté désagréable. Ce qui sera évité avec une bonne fiole de Maringuoinifuge !

CHAPITRE II.

PREMIÈRE ZONE

D'Albani à Moose-Factory.
(distance 120 milles)

N. B. : Je me sers ici du mot " zone " préférablement à " région " pour rendre plus exactement l'idée d'une mesure définie dans le sens de la largeur seulement, tandis que je ne prétends préciser aucune limite dans le sens de la longueur.

§ I

Le fleuve Albani.

Le fleuve Albani est l'un des tributaires les plus considérables de la Baie James. Il prend sa source dans le réseau des lacs situés au nord-ouest du lac Nipigon à une soixantaine de milles de la Baie du Tonnerre sur le Lac Supérieur. Cette rivière arrose sur tout son parcours des pays bien boisés et très fertiles.

Trois cent milles avant d'arriver à la mer, elle forme sa dernière chûte " La Chûte des Martres " qui est le terminus de la navigation d'aval pour les vaisseaux ne tirant pas plus de 4 pieds d'eau.

Par sa position qui la met en relation directe avec la mer, " Marten's Fall " est appelé à un avenir florissant, d'autant plus que le climat y est considérablement plus doux qu'au Fort Albani et que le sol y est d'une excellente qualité. On m'a dit dans la contrée

que l'orge et les patates y mûrissent à merveille, et que quelques expériences avaient démontré que le blé même y viendrait à parfaite maturité.

§ II

Le Fort Albani. — Climat et Agriculture.

Il n'en est pas de même au fort Albani, dit-on, mais mon impression est qu'on n'y a jamais fait l'essai d'aucune culture sérieuse. Ce n'est d'ailleurs ni l'intention ni l'intérêt de l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, dont les employés visent plutôt au titre de bons traiteurs qu'à celui d'agriculteurs émérites.

On ne s'occupe que de la récolte du foin aquatique nécessaire à l'hivernement de magnifiques troupeaux de bœufs qui, pendant l'été, errent sur les rivages de l'île où ils trouvent d'abondants pâturages.

Il paraîtrait qu'autrefois pourtant il fut une époque de gloire agricole pour la république d'Albani. Il y a une vingtaine d'années, les vieux sauvages du pays rapportèrent au Rév. Père Pian que, dans leur jeune temps, ils avaient admiré au Fort Albani, certains instruments aratoires passés à l'état de reliques. Parmi ces ustensiles, le Révérend Père ne fut pas peu surpris de reconnaître à sa description " un arrosoir " preuve que dans ces temps héroïques l'humidité n'était pas excessive.....

Quel fut le Cincinnatus qui mit ainsi l'a-

griculture en honneur ? L'histoire n'a pas conservé son nom. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis la mort ou le rappel de ce bienfaiteur de l'humanité, les jardinages autour du Fort Albani sont de piteuse apparence.

J'ai vu cet été (1884) quelques chétives pousses de patates qui, au dix de juillet ne faisaient à peine que sortir du sol. Ce pour quoi il ne faudrait pas précisément blâmer le climat ; car, à cette époque, les feuilles du peuplier m'ont paru avoir un certain âge, et un robuste groseiller tapi dans l'angle d'une palissade semblait dire au passant. " Voyez comme il fait bon de se chauffer au soleil ! "

D'une main peut-être indiscrète, je me permis de soulever une de ses branches qu'à ma grande surprise, je vis chargée de forts beaux fruits.

Cet arbrisseau m'en dit plus que les gens de la maison ; et je demeure convaincu qu'avec un peu de bon vouloir, Albani n'en cèderait pas à Moose pour la beauté des jardinages et même pour la culture de certaines céréales.

Il est vrai que le sol est humide mais que voulez-vous attendre d'un terrain où l'on ne pratique absolument aucun drainage. Avec le même système, on ne ferait pas plus de merveilles même autour de Montréal.

Une preuve non équivoque du mépris, c'est le mot, que les messieurs de la Baie d'Hudson font de l'agriculture, c'est le fait suivant qui ne manquera pas de frapper tout le monde

comme il m'a surpris et étonné moi-même :

L'établissement du Fort Albani, comme on le sait, remonte à plus de deux siècles. Eh ! bien, si je vous disais que depuis cette époque immémoriale, nos bons agriculteurs de la Compagnie H. B. n'ont pas étendu une seule pelletée de fumier sur le terrain qu'ils *prétendent* cultiver. Vous direz peut-être : " Rien de surprenant, ils n'élèvent pas d'animaux " Fort bien. Alors, je voudrais bien que quelque savant me donnât l'explication du phénomène par lequel il se trouve qu'une véritable montagne de *fumier massif* mesurant au moins quelques cents pieds de long sur autant de large et 30 à 40 pieds de haut, ce qui est énorme pour un semblable *métal*, qu'une telle pyramide, pour radoucir l'hyperbole, s'élève juste à côté des étables de l'Honorable Compagnie, d'où on extrait la précieuse substance au moyen de brouettes. Ce n'est pas tout, comme ces brouettes doivent invariablement être déchargées sur le sommet du monticule stercoraire, on a battu sur le flanc une route en règle où plusieurs fois par jour on voit circuler les convois. Toujours on y met et jamais on n'y prend.

Ce fait dans toute sa crudité est plus que bizarre, je crois qu'il est unique dans l'histoire du monde agricole ; voilà pourquoi je n'ai pu résister à l'envie de le faire connaître.

Qui sait si plus tard cette mine d'un nouveau genre ne sera pas exploitée au prix de l'or.....

Qu'il me soit permis de déclarer une fois

pour toutes que les messieurs de la Baie d'Hudson ne veulent pas de l'agriculture pour la bonne raison, bien facile à comprendre, que les magnifiques résultats qui seraient obtenus dans ces parages, seraient un démenti formel, éclatant de tous les bruits absurdes que cette puissante Compagnie a fait circuler dans tout le monde que leur pays de fourrures est un pays inhabitable. Aussi devons-nous croire ces géographes intéressés comme nous devons nous en rapporter aux " marchands de bois " pour savoir si les terres qu'ils tiennent sous licence sont propres à la colonisation.

§ III

La Mission d'Albani.

Pas plus que nos " lumbermen " les traiteurs de la Baie d'Hudson ne sont des colonisateurs. Comme les premiers veulent pour eux seuls le bois, ceux-ci se feront hacher plutôt que de laisser aucun rival poursuivre en paix la moindre concurrence dans la traite *sacrée* des pelleteries.

Aussi leur devise "*Pro pelle cutem*" est-elle chez eux un véritable cri de guerre, elle est le mot d'ordre et de ralliement de tout une légion de pionniers actifs, infatigables, rapaces et rusés qui sont passés maîtres dans leur métier. Ces agents de la Compagnie sont les seuls blancs qui fréquentent ces immenses régions. Ils forment une hiérarchie admirablement disposée, où de bas en haut règne

la discipline la plus sévère, dont le Code peut se réduire à trois points principaux, savoir : 1° Ne laisser entrer aucun blanc dans le territoire ; 2° N'en laisser sortir aucun indigène ; 3° Mettre la main sur toutes les pelleteries.

Les missionnaires seuls sont admis mais à la condition " *sine qua non* " de respecter inviolablement la loi.

Voilà ce qui nous a permis de fonder à Fort Albani une mission relativement assez florissante. Nous y avons bâti une jolie église de 100 pieds sur 40, fréquentée par une population de quatre à cinq cents âmes.

Ce nombre n'est que la moitié de la population totale dont l'autre partie appartient au ministre protestant qui a là sa résidence et une église assez considérable. Les deux camps vivent en assez bonne harmonie ; c'est-à-dire que nos voisins ne réussissent guère à faire de propagande que dans les temps de disette.

Les sauvages d'Albani et ceux de tout ce territoire de la Baie James en général sont de mœurs douces, très intelligents, et susceptibles de beaucoup d'éducation. Au physique, ce sont de beaux hommes, robustes, bien proportionnés ; leurs traits n'ont rien de difforme ni de repoussant, leur teint est clair, l'œil vif. Ils sont bons chasseurs mais très pauvres. Ce n'est pas à dire que la somme de pelleteries qu'ils apportent chaque année au bourgeois de la Compagnie ne serait pas plus que suffisante pour tenir une

famille canadienne dans le luxe pendant douze mois, mais au Fort, on ne leur donne en retour de ces immenses richesses, qu'à peu près le strict nécessaire pour retourner au bois et ne pas mourir de faim.

Que de fois j'ai vu ces pauvres affamés errer en haillons autour des palissades d'où on les repousse avec à peu près autant d'humanité que l'on en aurait pour des chiens galeux. Voilà le côté agréable de tous les monopoles. Et c'est un de ces messieurs qui me disait un jour, dans les transes où il était de voir ce pays s'ouvrir à la colonisation : " *Father Paradis you should write against that confounded railroad ! Dont you see that they will destroy your missions !* "

Il faisait allusion au chemin de fer de Callendar à la Baie James dont on parlait beaucoup en 1884.

C'est toujours la belle histoire de nos lumbermen. Et dire que c'est entre de telles mains qu'on a laissé jusqu'ici les grands intérêts de la colonisation !....

§ IV

Les Prairies.

Entre Moose Factory et la rivière Albani, et des centaines de lieues encore au nord de ce fleuve, il existe sur tout le littoral de la Baie James et de la Baie d'Hudson des prairies semblables à celles du Nord-Ouest auxquelles du reste elles se rattachent. Quand je dis que ces prairies sont en tout point sem-

blables à celles du Manitoba, je puis me dispenser d'en donner une description car tout le monde sait ce que sont les terres en question. Quant au climat, il suffira de remarquer qu'Albani se trouve à peu près sous la même latitude que Prince Albert.

J'ai démontré de plus que le voisinage de la Baie James loin d'être une cause de gelées les prévient au contraire.

Il resterait donc acquis que les prairies dont je m'occupe seraient très avantageuses à la colonisation. L'élevage du bétail pourrait s'y pratiquer en grand et donner lieu à toutes les industries qui en découlent.

L'herbe de ces prairies a un suc et une saveur particulière qui communique au lait et au beurre des animaux qui s'en nourrissent des qualités exquises que l'on chercherait en vain dans nos climats.

Il y a aussi des millions d'âcres de terre inoccupée qui pourrait recevoir des milliers de familles si une fois pouvait se construire ce " *confounded railroad* " de la Baie James. Quel beau champ pour notre industrie fromagère sans parler du commerce des animaux qui pourraient se faire directement par mer avec l'Europe. En effet si de gros navires peuvent chaque année partir de Londres pour venir se charger de nos précieuses fourrures, je ne vois pas pourquoi d'autres vaisseaux ne pourraient également suivre la même route pour d'autres fins de commerce. Poser la question c'est la résoudre.

§ V

Je ne puis quitter les bords de la Baie James sans dire un mot d'une richesse toute particulière à ce pays. Ce sont les myriades d'oiseaux de toute espèce qui fréquentent ces parages, qui y font leurs nids, et qui s'y multiplient sans-contrôle depuis le quatrième jour de la création. On sera peut-être curieux de savoir qu'est-ce qui peut attirer tant d'oiseaux dans ces parages.

Une bonne raison est peut-être parce que on les y laisse tranquilles ; mais il en existe une autre qui, à mon avis doit être la véritable. C'est que l'animal de même que l'homme, se plaît à habiter là ou il trouve sa nourriture et ses plaisirs. En effet ces vastes prairies ne sont autres que des tables disposées par la Providence et somptueusement garnies de toutes les friandises qui peuvent rendre un oiseau heureux. Si vous voyiez les champs immenses de folle-avoine que vous diriez avoir été semés par la main de l'homme tant ils semblent soignés et bien entretenus ; ailleurs, c'est le pois sauvage non moins abondant et mille autres graines et herbages que se disputent l'outarde, le canard, la sarcelle, etc.

Ces heureux habitants sont à peine troublés quelques jours chaque automne, par les chasseurs de la Baie d'Hudson, qui viennent faire leur provision d'outardes. On en tue pour chaque fort une moyenne de 36,000 par

année. Ce qui n'y paraît pas plus que de puiser une goutte d'eau dans la mer.

N'y aurait-il pas là une branche de commerce à développer ?

Je sais que la Compagnie de la Baie d'Hudson exporte annuellement des quantités considérables de plume et de duvet, sans compter le luxe qu'elle se donne des viandes les plus délicates pendant toutes les saisons.

CHAPITRE III

DEUXIÈME ZONE

De Moose Factory à New-Post.
(Distance : 73 milles. Altitude : 196 pieds)

§ I

Moose-Factory.

En général tous les Postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson se ressemblent. Mais celui de Moose a un caractère distinctif d'aristocratie que l'on ne retrouve nulle part ailleurs. En effet Moose Factory est une vraie capitale.

Outre le siège d'un évêque anglican qui y possède une jolie cathédrale, Moose a ses rues bien alignées bordées de vastes magasins, une scierie à vapeur, une poudrière, et nombre de maisonnettes de propre apparence qui ne sont autres que la demeure des indiens civilisés comme de vrais anglais.

La ville est sise à l'extrémité méridionale

d'une île qui porte le même nom. Elle possède une rade spacieuse et sûre où l'on voit constamment une petite flottille en évolution ; ce sont surtout des vaisseaux de léger tonnage, car le navire qui, il y a quarante ans venait jeter l'ancre sous les bouches des canons du Fort est obligé de se tenir à une distance respectueuse de 14 milles en aval à cause des dépôts d'alluvion qui élèvent constamment le fond de la rivière, comme je l'ai fait remarquer dans les chapitres précédents.

L'île de Moose n'est pas seule à l'embouchure du fleuve du même nom, il y en a deux autres de grandeur égale et cinq ou six de dimensions inférieures formant en tout un archipel qui n'est que l'ancien delta de la rivière, entrecoupé par d'étroits chenaux. Il est évident qu'à l'heure actuelle, il se forme un nouveau delta à une dizaine de milles, suivant le rivage de la mer qui s'avance sensiblement à la conquête de l'onde.

Toutes ces îles sont couvertes d'une végétation luxuriante. Leur formation indique assez la richesse de leur sol comme de celui de toute la région environnante.

Des troupeaux de bœufs sont abandonnés tout l'été dans des pâturages que, sans crainte de me tromper, je déclare les plus beaux du monde. En effet ils ne peuvent être surpassés ni pour la quantité relative à la superficie, ni pour la qualité.

Il n'y a pas ici de ces herbes vénéneuses, où tout au moins inutiles. C'est un foin gras, vi-

vace, bien supérieur au mil de nos prés si l'on en juge par la qualité excellente qu'il communique à la viande et au lait des animaux qui s'en nourrissent.

La Compagnie H. B. élève dans ces champs fertiles des centaines de bêtes à cornes sans compter les cochons, les chevaux et autres animaux domestiques. Ce que la puissante Compagnie fait depuis des siècles, je ne vois pas comment un colon ne pourrait le faire aussi. D'autant plus qu'il y a place pour plus de monde, avec les millions d'âcres de terres de même nature que l'on parcourt en revenant vers le sud comme j'aurai occasion de le montrer bientôt.

J'ai déjà parlé du climat en général. Celui de Moose est certainement très favorable à l'agriculture. Vouloir contredire cette assertion serait aller contre toutes les expériences qui ont été faites.

Messieurs de la Compagnie veulent du foin, ils en ont en abondance. Quant aux céréales, de quoi cela leur servirait-il, quand ils n'ont pas de moulins et peuvent avoir leur farine à si bon marché, directement d'Angleterre. Que le blé mûrisse à Moose et au delà, il n'y a sur ce fait aucun doute possible. Je tiens du *Chief Factor* lui-même, que quelques épis de froment ayant été apportés avec la paille dans des paniers de vaisselle, et ayant été abandonnés sur le sol y prirent racine et donnèrent des fruits à parfaite mâturité.

D'ailleurs ce fait n'a rien de surprenant quand on admire les magnifiques jardinages

qui se font autour du Fort. Je n'ai trouvé aucune différence à la même époque de l'année entre la végétation de ce pays et celle des bords du fleuve St Laurent aux environs de Kamouraska.

Maintenant, quand on réfléchit que Moose Factory est situé sous le 51° parallèle et que le pied du Lac Témiskaming est sous le 47°, comment ne pas voir dans ce parcours de plus de 300 lieues en largeur, en remontant toujours vers le sud, une région extraordinairement propre à la colonisation puisque le sol y est lui-même partout d'une richesse remarquable ? Pendant des siècles nous avons donc été trompés quand on nous a fait croire que ce territoire était aride, glacé, inhabitable.

" *Quelques arpents de neige* " N'est-ce pas ainsi que l'on qualifiait la province de Québec ?

§ II

De Moose à la Jonction.

Maintenant nous allons quitter la civilisation Moosinienne pour nous enfoncer, pendant quelques cents milles, dans les interminables solitudes qui séparent nos traiteurs du Nord de la civilisation québecquoise.

Je pourrais à la rigueur, me contenter de la définition générale que j'ai donnée de cette région " *Immense plaine de glaise très favorable à la colonisation* ", mais je veux parler en homme qui a vu et qui est à même de donner des détails.

Nous allons donc prendre notre canot d'écorce et remonter patiemment le courant rapide qui, sur un parcours de 18 milles nous mènera au confluent de la Rivière Abittibi avec celle de Moose où nous voguons maintenant.

L'aspect de cette étendue est uniforme. Le lit de la rivière, large de deux milles et plus, je crois, en certains endroits, est peu profond, rocailleux et intercepté par de nombreux barrages. Ces 18 milles sont une succession de rapides plats séparés par des mares profondes et calmes. De tous ces rapides, il ne faut pas conclure à une soudaine élévation du terrain, puisque la moyenne de la pente n'est pas tout-à-fait de 3 pieds par mille : soit 60 sur un parcours de 18 milles.

Les cailloux roulés que l'on retrouve au fond du fleuve et qui forment les battures transversales sont de même nature que tous ceux que l'on rencontre sur les rivages de la Baie James : formation granitique avec quelques calcaires. La moyenne des plus gros ne dépasse guère 3044 pieds en diamètre ; surface arrondie, usée, polie, indice que ces couches ont eu affaire à l'eau et à la glace.

En approchant des rivages, on remarque que les mêmes couches s'étendent sous terre à la même profondeur et sont par conséquent la base uniforme de toute la contrée environnante.

Ces cailloux sont incrustés dans la couche de glaise, diminuant en nombre et en grosseur à mesure qu'ils se rapprochent de la

surface du sol où ils disparaissent tout à fait cinq ou six pieds avant d'atteindre la couche végétale Cette dernière varie à son tour d'épaisseur selon de légères ondulations dont les abaissements ont donné la prépondérance à de plus riches dépôts d'alluvion.

Les écores de la rivière ont ainsi une hauteur uniforme d'une vingtaine de pieds au-dessus des basses eaux. Les crues du printemps étant bien subites et très abondantes opèrent un travail d'érosion gigantesque sur ces rives argileuses. Les cailloux restent et la vase s'en va à la mer créer des deltas, des îles, des pointes et de nouveaux rivages.

Grâce à ces remuements continuels, la partie inférieure du fleuve de Moose est rendue complètement impraticable à la navigation

Il n'y aurait qu'au moyen de dragages considérables que l'on pourrait rétablir un lit assez profond pour permettre la circulation de vaisseaux d'un moyen tonnage. Ce qui après tout n'a rien d'impossible. Je pense même que ce procédé aurait pour effet, en donnant un cours aisé à la rivière, de lui ôter la gourmandise de gruger continuellement ses rivages.

Maintenant, si l'on jette un coup d'œil sur la végétation qui s'étale des deux côtés, l'épinette rouge et la blanche, y paraissent les espèces dominantes. Il y en avait autrefois d'énormes, mais le fait qu'étant les plus rapprochées de Moose, elles ont dû tomber sous la hache de la puissante Compagnie, qui,

m'a-t-on assuré a fait autrefois un commerce assez considérable de ce bois avec l'Angleterre.

Il y a une dizaine d'années on voyait encore les ruines d'une antique scierie au pied du premier rapide. Aujourd'hui, les Bourgeois l'ont remplacée par un mécanisme à vapeur où j'ai vu des billots de 30 pouces de diamètre. Mauvais pays ! ! !

§ III

De la Jonction à Clay-Falls.
(distance : 37 milles)

Nous sommes ici à 60 pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous allons quitter le fleuve de Moose pour voguer sur la boueuse Abittibi.

Comme nous ne reverrons plus les eaux limpides du beau fleuve, accordons lui un dernier regard.

La scène est charmante : Un promontoire d'une cinquantaine de pieds, effilé abrupt, surplombant les ondes en furie, divise les deux courants qui en cet endroit sont à peu près d'une largeur égale, ¾ de mille environ.

A droite nous avons les eaux brunes mais transparentes de la Moose qui arrivent calmes, majestueuses, à travers un dédale de petites îles vertes arrondies, coquettes comme des corbeilles de fleurs s'en allant à la dérive. A gauche la sale Abittibi avec ses eaux ternes qu'elle culbute à travers l'échine rabotteuse de rochers dressant leurs cornes

menaçantes au-dessus de l'écume comme des monstres prêts à dévorer les passants. Hélas ! c'est pourtant de ce côté qu'il faut choisir notre route si au lieu de nous diriger vers le lac Supérieur, nous voulons arriver à l'Eden du Témiskaming.

Il faut en prendre son parti. D'ailleurs malgré ses eaux peu appétissantes, l'Abittibi nous réserve d'agréables surprises, des paysages pas du tout à dédaigner.

N'y aurait-il que les arbres majestueux que nous rencontrons déjà, et les roses dont la rive est émaillée, que nous ne serions pas trop à plaindre.

Ici la rivière tient toujours à peu près le même niveau au-dessus de la chûte que nous venons de quitter, mais les rivages de chaque côté s'élèvent considérablement. Ils atteignent bientôt une hauteur uniforme d'une cinquantaine de pieds. Les bords immédiatement baignés par l'eau sont toujours garnis des mêmes cailloux roulés. Il y a ensuite une sorte de terrasse à pente douce variant de 100 à 200 pieds de largeur. Cette lisière est couverte d'herbes hautes et touffues du sein desquelles émerge une véritable forêt de rosiers qui sont en fleur au commencement de juillet et embaument l'atmosphère. Ces fleurs charmantes se tiennent ainsi comme une gigantesque guirlande sur 20 à 30 milles de parcours. Leurs brillantes couleurs se détachant sur le fond de verdure, tantôt clair, tantôt foncé, forment un coup d'œil ravissant.

Comme fond de ce tableau se dresse la falaise à pic d'un gris jaunâtre, sillonnée de stries profondes ou de légers filets d'eau qui descendent en murmurant. Ce sont les égoûts de la forêt dont nous apercevons les racines au-dessus de nos têtes.

Tel est l'aspect du lit de la rivière. Il est évident que les riantes plates-bandes de roses que nous avons admirées tantôt, ont pour origine les éboulis de la falaise. Ces terrains sont submergés aux crues du printemps ; tandis que les eaux vont lécher les parois de glaise et provoquer sans cesse de nouvelles dégringolades. On en voit parfois de terribles où des pans considérables sont renversés sens dessus dessous, et des milliers de grands arbres précipités la tête en bas dans la rivière.

Le courant emporte ensuite ces radeaux jusques aux mers polaires où les pauvres Esquimaux peuvent se procurer du bois à bon marché.

Telles sont les délicates sollicitudes de la tendre mère que nous appelons la Providence, et qui n'est jamais prise en défaut de pourvoir aux nécessités de ses enfants.

Si nous grimpons maintenant sur le plateau supérieur et que nous faisons quelques pas dans l'intérieur nous ne nous douterons plus que la rivière coule à 50 ou quelquefois 100 pieds sous nos pieds.

Nous sommes sur une vaste plaine légèrement ondulée, couverte d'épaisses forêts où toujours, domine l'épinette blanche. On com-

mence aussi à y voir de superbes bouleaux, des lianes gigantesques. Le sol au pied des arbres est généralement garni d'une mousse épaisse, humide, où serpentent en s'enchevêtrant de longues tiges de buis qui nous barrent les jambes et rendent la marche difficile. Les sauvages se sont battu ça et là de petits sentiers par où ils se rendent d'un lac à l'autre pour chasser le castor. Mais je vous assure que ce ne sont pas encore des chemins de colonisation.

§ IV

De Clay-Falls à New-Post.

Clay-Falls est une sorte de merveille dont il importe de dire un mot. Comme son nom l'indique, il y a là une chûte. Ou plutôt il y en a deux : Une, faite par les eaux de la rivière en franchissant un banc de calcaire d'une dizaine de pieds de haut ; puis une seconde qui est une véritable chûte de glaise.

La falaise en cet endroit a bien une centaine de pieds. A l'entrée du portage et au niveau de l'eau, un peu plus haut même, existe une couche horizontale de calcaire par lits variant de six pouces à deux ou trois pieds d'épaisseur. Cette pierre est très tendre, se rompt facilement et presque sans éclat. La fracture est terne et d'un gris bistré. Mais ce qu'il y a de curieux ce sont les innombrables pétrifications qu'elle renferme. Il est facile d'y distinguer des troncs d'arbres entiers où l'on peut analyser les cellules et

compter les âges. Il y a également des branches de toutes grosseurs, des écorces, des bourgeons ; en un mot toute une forêt. Ces corps sont mêlés à la glaise qui elle-même a passé par la métamorphose de la pétrification pour devenir le calcaire blafâtre que nous avons ici sous les yeux.

Voulons-nous avoir l'histoire de cette transformation ? nous n'avons qu'à lever nos regards et à étudier ce qui s'opère encore actuellement. Tout ce bois devenue pierre est de l'épinette indubitablement ; les cônes surtout nous l'indiquent à ne pas s'y méprendre. Qu'avons-nous à 80 pieds au-dessus de nos têtes ? une forêt d'épinettes vivantes, et sous ses racines une glaise qui s'éboule à chaque minute du jour minée qu'elle est par des sources qui suivent la surface du calcaire. La forêt se précipite et la glaise la recouvre. Dans quelques siècles, ces arbres à leur tour seront des pierres, s'il faut en juger par le sort de leurs prédécesseurs. Qui ne pourrait s'étonner en contemplant ces phénomènes de la nature.

De tout ce qui précède on voit que de la glaise, il y en a dans ces parages des couches immenses et d'une épaisseur insondable. J'en fais une étude spéciale sur les rivages de l'Abittibi parce que c'est là seulement, qu'à proprement parler nous pouvons nous en faire une idée adéquate. Pays de glaise, pays inépuisables. Pas d'illusion sur ce point : c'est le fondement d'une immense contrée agricole. Eh ! bien je vais le répéter une dernière

fois pour toutes, tel est tout le territoire depuis la Baie d'Hudson jusqu'au lac Témiskaming. Les modifications ne sont qu'accidentelles.

Pour la zone qui nous occupe actuellement, son trait caractéristique est l'élévation abrupte des rivages au-dessus du cours d'eau principal qui est l'Abittibi, la difficulté des portages qui se ressentent de cet escarpement.

La Chûte des loutres que nous rencontrons bientôt n'est qu'un enchaînement de gouffres et de précipices. Après cela nous reprenons une eau calme et profonde jusqu'à New-Post. Nous avons escaladé 196 pieds de niveau depuis Moose-Factory c'est-à-dire sur un trajet de 60 à 70 milles. Ici le lit de la rivière est moins encaissé ou plutôt les hauteurs ont fui à un mille environ de chaque côté. Elles affectent ici la forme de mamelons réguliers, toujours de glaise d'une centaine de pieds de hauteur et se succédant comme des graines de chapelet jusqu'aux buttes énormes du "Long Portage" où nous aurons à dire un sérieux "Gloria Patri." Le feu a presque tout dévasté ces rivages, il y a à peu près vingt ans, de sorte que la pousse nouvelle n'est pas encore très élevée. Ce qui donne au pays l'apparence d'une certaine civilisation. A voir ces buttes arrondies recouvertes de jeunes buissons verdoyants, on serait tenté de les prendre pour des vignobles. Mais pas de danger encore ! Nous voici à New-Post !

CHAPITRE IV

TROISIÈME ZONE

De New-Post au Lac Abittibi.
(distance 162 milles, altitude moyenne 492')

§ I

New-Post.

New-Post comme son nom l'indique ne perd pas ses origines dans la nuit des temps. C'est un fort établi assez récemment par la Compagnie de la Baie d'Hudson, pour garder à vue les sauvages de l'endroit, trop enclins dit-on, à s'émanciper. C'est une station secondaire que les sauvages eux-mêmes paraissent ne pas aimer, si l'on en juge par le nom qu'ils lui ont donné " Gagime Wakaigan " ou le *Fort Maringuoin.*

Jamais nom si bien mérité, car les pauvres indigènes s'y font dévorer tout vivants. Je suis encore à me demander pourquoi ces sanguinaires pétits démons ont établi là un domicile de prédilection. Le feu a dévoré tous les alentours ; le terrain n'y est pas humide, tout le fort est environné de beaux champs bien défrichés, bien cultivés, de gras animaux paissent sur les flancs des collines.... et cependant comme l'homme ces pauvres bêtes sont en proie à la rapacité vorace de ce fléau des bois.

Est-ce une plaie que le Bon Dieu aurait envoyée à nos excellents traiteurs pour les punir de vendre si cher leurs marchandises,

et de dévorer pour ainsi dire les voyageurs au passage ? Au prix qu'on m'y a fait payer un papier d'épingles, je serais porté à croire qu'il y a quelque chose de même, car le prix du susdit papier était bel et bien d'une *piastre :* un centin l'épingle. Est-ce que ça ne mérite pas de se faire piquer un peu par les maringuoins ?

§ II

Le Long-Portage.

Quittons New-Post puisque le séjour en est si peu profitable. Nous faisons cinq ou six milles et nous voilà au pied des fameuses buttes du Long-Portage. La rivière arrive à droite toute fatiguée d'une descente furibonde à travers les plus affreux précipices qu'il soit possible de voir sur tout le parcours de l'Abittibi. Cette sortie se fait par une gorge étroite et profonde taillée dans le roc vif. Il y fait noir tant les parois sont hautes et rapprochées. Un bruit rauque et sourd s'y fait entendre comme des détonations de canon. Ajoutez à cela que la gorge n'est pas droite, mais excessivement tortueuse, de sorte que l'onde y est tordue, rejetée, tourmentée dans toutes les directions avec un fracas, des jets d'écume qui font frissonner d'horreur quand du bord du précipice on ose avancer la tête pour contempler ce chaos. Cette scène horripilante se continue sur un parcours de deux ou trois milles ; mais il faut faire un exprès et se détourner du chemin de portage pour aller la voir.

La route de pied incline sur la gauche et monte en serpentant tantôt à travers, tantôt par dessus les mamelons qui au sommet atteignent plusieurs cents pieds de hauteur.

Toujours la glaise, jamais une roche ; elles sont toutes en bas dans le lit de la rivière.

Du sommet des buttes, surtout du côté du Nord-Ouest, la vue embrasse un panorama dont se font difficilement une idée ceux qui n'ont jamais visité ces grandioses solitudes. Par un beau soleil couchant, voir à ses pieds la tête de grands arbres gros comme de petits buissons, puis les gracieuses ondulations de la plaine se pousser les unes les autres comme les vagues de l'Océan après la tempête, jusqu'aux extrémités de l'horizon. Partout du bois, partout une mer de verdure où se meuvent des troupeaux de bêtes fauves et qu'à peine a connu les pas de l'homme. Un jour, me dis-je, ces solitudes seront peuplées, ces forêts disparaîtront, on contemplera d'ici des clochers dans de riantes campagnes ; ici tout près, sur cette chûte qui mûgit, des scieries, des moulins, des usines de toutes sortes transformeront les produits de cette nature encore vierge et inconnue. Et je pensais combien Dieu est bon d'avoir mis ainsi en réserve pour notre peuple une autre terre promise, et je faisais des vœux pour toi, O Canada ! O ma Patrie !

§ III

La rivière Frédéric.
(altitude : 492')

La distance de New-Post à l'estuaire du Lac Abittibi est de 162 milles ; l'élévation moyenne de ce plateau au-dessus de la mer est de 492 pieds à l'embouchure de la Rivière Frédéric que je prendrai comme le point contral de cette région. Voilà d'après mon humble opinion appuyée sur ma petite expérience, la région agricole par excellence de l'avenir.

Je n'ai plus besoin de revenir sur l'éloge de la terre, j'ai dit ce qu'elle est, et ceci est s'il est possible encore plus beau que tout ce que nous avons vu depuis notre départ de la Baie James,

Quand nous n'aurions pas la facilité de fouiller le sol et d'en admirer le riche engrais, la végétation qu'il supporte suffirait à nous donner une haute idée de sa fertilité merveilleuse. Ici l'épinette et le bouleau atteignent des proportions gigantesques. Je n'hésite pas à dire que ces arbres sont plus beaux que tous ceux de la même espèce que j'ai vus dans la vallée de l'Ottawa. J'ai observé au commencement de cet ouvrage que l'épinette blanche est l'arbre indigène par excellence de cette contrée ; elle remplace sans doute le pin que je n'ai vu ici qu'à titre de curiosité.

De cette particularité on ne doit pas inférer la rigueur du climat, puisque j'ai vu le

pin en abondance dans des localités bien moins favorisées ; mais je serais plutôt porté à croire que chaque région a sa végétation indigène. Cela peut dépendre de l'absence de semences qui, pour des causes que nous ignorons, n'auraient jamais été transportées dans ces lieux. Je n'ai pas de doutes que le semis ou des plantations *ad hoc* développeraient dans ces régions une végétation semblable à celle de la vallée de l'Ottawa par exemple.

J'ai vu en cet endroit de fort beaux cèdres sur le bord de la rivière Abittibi ; et quelques petites ormes dans les îles au confluent de la rivière Frédéric. A l'exception de l'érable et du pin, il y a ici à peu près tous les arbres du versant méridional, ou de la vallée du St Laurent. En m'enfonçant quelque 20 milles dans la forêt, j'y ai remarqué que le terrain y est moins accidenté que partout ailleurs. Cette superficie me rappelle beaucoup les grands brûlés de la Loutre et de la rivière Blanche autour du lac Témiskaming. La contrée est émaillée de petits lacs où les castors règnent encore en souverains. De petits ruisseaux coulent dans toutes les directions, et sont remplis de truite. En différents endroits où le grand feu a exercé ses ravages et où les arbres ont été renversés, une végétation d'herbes luxuriantes s'est emparée du sol. On y reconnaît une terre généreuse qui ne demande que de l'air et du soleil pour montrer les richesses qu'elle renferme en son sein, au lieu de ces graines sauvages qui ont bien leur valeur sans doute, si

de la bonne graine de mil et de trèfle était jetée en terre, qu'elle magnifique prairie n'en surgirait-il pas ? Quand au blé et autres céréales je n'ai pas le moindre doute qu'elles y réussissent à merveille.

§ IV

La Chûte aux Iroquois.

A 70 milles plus haut que la rivière Frédéric, nous passons la Chûte aux Iroquois. Comment se fait-il que les Iroquois soient venus attacher leur nom à cet endroit, c'est ce que nous raconte une vieille légende des Algonquins ; mais comme le cadre de cet ouvrage me fait un devoir de courir au plus pressé, je me contenterai de remarquer en passant que cette magnifique chûte de 15 à 20 pieds de haut est admirablement située pour être exploitée plus tard.

Comme beauté de paysage c'est charmant, mais comme centre d'industrie c'est mieux encore. Au pied de la Chûte la rivière forme un vaste et profond bassin d'une couple de milles de circonférence et autour. duquel pourrait s'échelonner un beau village. La navigation au-dessus et au-dessous de la chûte est très avantageuse, le lit est large et profond et les obstructions assez rares peuvent être facilement vaincues par des écluses. Je mentionne ce fait en passant pour qu'on n'ignore pas que la rivière Abittibi, sans être ce qu'on peut appeler de première classe quand à la navigation, peut au moins être

utilisée pour un service local de barges qui aurait certainement son importance.

La chûte aux Iroquois se trouve en plein au centre de la plus belle région forestière de toute l'Abittibi. L'épinette, le bouleau, le cèdre, le liard y croissent compacts, robustes et élancés. On ne connaît pas toute la richesse que cette contrée donnera plus tard pour la richesse du bois.

§ V

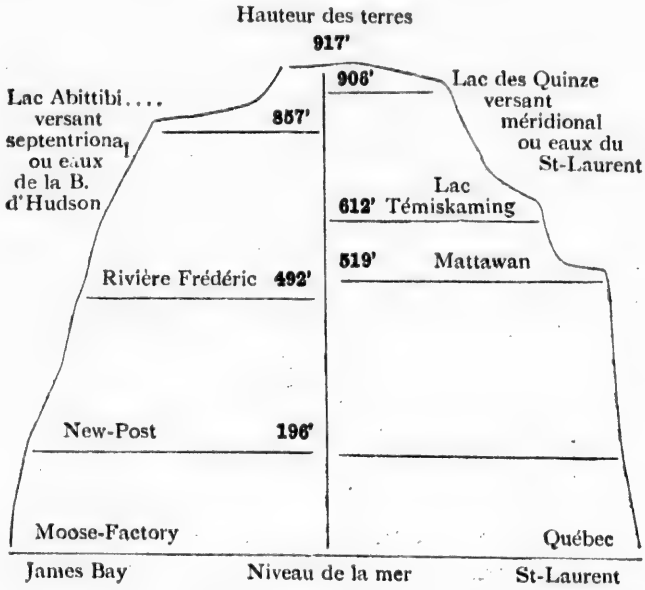
Le Kotjidji.

Nous n'avons pas eu le temps de saluer toutes les belles chûtes ni les beaux rapides que nous avons rencontrés en revenant de la mer. C'eût été bien intéressant mais un peu long pour cet ouvrage. Contentons-nous de jeter un regard à celle-ci qui est la dernière avant d'arriver au Grand Lac Abittibi. Elle a 50 pieds de haut. La depression de terrain qui lui donne lieu marque, chose assez singulière, tout un changement dans la végétation. Au-dessus de cette chûte, le bois n'est plus si grand, ni si gros. Devons-nous l'attribuer à l'air plus vif du Lac Abittibi dont nous ne sommes plus qu'à 7 milles, ou à quelques incendies qui auraient à une époque peu reculée anéanti la forêt antique ?

Je croirais plutôt avec le savant docteur Bell et plusieurs autres que ce changement est dû à un phénomène dont il est nécessaire de dire un mot.

§ VI

Latitudes et Altitudes.



C'est un phénomène physique connue de tout le monde, que l'élévation d'un lieu au-dessus du niveau de la mer a sur le climat du dit lieu la même influence que la latitude.

Par conséquent s'élever dans les couches supérieures de l'air a le même effet sur le thermomètre que de se rapprocher du pôle.

Ce fait étant admis, que l'on jette un coup d'œil sur le tableau ci-dessus, où j'ai déposé synoptiquement les altitudes respectives de différents lieux de latitude inégale.

Etant donné 51° 15' latitude de Moose-Factory et 48° 41' latitude du Fort Abittibi

on trouvera que celui-ci quoique étant situé à 240 milles plus au sud, ne jouit guère d'un climat plus favorable que le premier pour la raison bien simple que l'altitude du Lac Abittibi est de 857 pieds au-dessus de Moose.

L'altitude de la rivière Frédéric étant de 492 pieds seulement fera que le climat de cette région sera plus doux que celui de la ligne Hauteur des terres qui est à 917 pieds au-dessus du niveau de la mer, quoique la rivière Frédéric se trouve à 200 milles plus au nord.

D'ailleurs ce calcul n'est pas une pure théorie. Il suffit d'une superficielle observation pour constater le fait. Ceux donc, qui allant de la Province de Québec ou d'Ontario vers le nord et qui parvenus à la hauteur des terres, seraient tentés de croire que le climat va toujours en augmentant de rigueur, peuvent reprendre courage ; ils s'apercevront qu'en descendant vers le bassin de la Baie James c'est tout le contraire. Ils y endureront quelquefois des chaleurs bien difficiles à supporter ; et ils verront par la vigueur de la végétation que le pays est loin d'être cette affreuse Sibérie que certains voyageurs se sont plu à dépeindre.

D'ailleurs, il faut bien aussi ne pas passer sous silence un phénomène qui a lieu sous les hautes latitudes. C'est la rapidité avec laquelle la végétation s'y déploie. Les jours y étant, si je puis m'exprimer ainsi, d'une longueur démesurée, les nuits d'été sont très chaudes, de sorte qu'il n'y a pas de relâche

et que le temps perdu est vite compensé. La feuille hésite à sortir du bourgeon, mais une fois décidée elle sort, et je vous dis qu'elle s'en donne. La végétation s'accomplit dans un court laps de temps, mais qu'importe un ou deux mois de plus si elle n'en a pas besoin. Le principal c'est que la gelée ne vienne pas ruiner en une nuit toutes les espérances, et c'est un fait inoui je crois que les gelées d'été dans ces parages.

Ajoutez à cela l'extrême fertilité du sol et vous aurez toutes les conditions voulues pour un bon pays agricole quand bien même on n'y cultiverait que des oranges.

CHAPITRE V

QUATRIÈME ZONE.

Du Lac Abittibi à Témiskaming.
(distance : 135 milles)

§ I

Le Lac Abittibi.

Tous ces beaux noms sauvages ont leur signification. Celui-ci est composé de deux mots : " abitta moitié de la racine " bi " qui signifie " eau " en composition. D'aucuns prétendent que ce nom a été donné au lac parce qu'il se trouve situé à mi-chemin entre *je ne sais quoi* vraiment et la Baie d'Hudson ; mon humble opinion à moi est que le nom a été donné à la rivière d'abord et ensuite étendu au lac.

On se rappelle ce que j'ai dit au sujet de la division des eaux de l'Abittibi avec celles du fleuve de Moose. Il se produit là un phénomène analogue à celui du St-Laurent et de l'Ottawa au bout de l'île de Montréal ; c'est-à-dire que pendant un assez long trajet les eaux ne se mêlent pas et produisent une ligne de démarcation parfaitement dessinée, surtout quand on considère la différence qui doit exister entre les eaux limpides de la Moose et la véritable boue que roule l'Abittibi. Les sauvages pouvaient donc dire "*abittabi*" pour deux raisons, 1° parceque les eaux de l'une de ces rivières s'obstinent à ne pas se mêler avec celles de l'autre, ou bien 2° parce que l'onde de l'Abittibi est moitié *eau* moitié *boue*, et je crois que ces deux motifs sont parfaitement plausibles pour justifier mon opinion. Que chacun du reste garde la sienne et nous n'en serons pas pis amis.

Dans tous les cas cela n'empêche pas le lac Abittibi d'être une fort belle nappe d'une quarantaine de milles de long sur une dizaine de large. Il est peu profond très poissonneux et tout émaillé d'îles ; ce qui lui donne un aspect tout à fait pittoresque. Les rivages du côté du Nord-Ouest montrent quelquefois des pics de montagnes qui peuvent avoir au plus de 600 à 800 pieds d'élévation. D'autres petits monticules apparaissent ça et là ; mais on peut dire qu'en général le sol environnant n'est pas très accidenté.

De bonne qualité comme partout ailleurs sur le parcours de cette immense région, le

territoire d'Abittibi sera un magnifique centre de colonisation. Le climat n'y est peut-être pas aussi favorable que dans certaines parties plus septentrionales, comme sur les bords de la Rivière Frédéric par exemple, mais pas à tel point que la culture du blé même y soit impossible. On y récolte actuellement de très belle orge et des patates en abondance. Le " potatoe-bug " n'a pas encore fait ici son apparition, pas plus qu'à la Baie James. Le climat de toutes ces contrées est très salubre. La quantité de neige qu'il y tombe dans un hiver est ordinairement égale, sinon moindre, à celle que nous avons à Ottawa.

Comme règle générale, on peut poser en principe que le blé peut mûrir avantageusement et qu'il ne peut être refusé comme culture payante dans aucune partie de tout le territoire qui s'étend du Lac Témiskaming jusqu'aux rivages de la Baie James y compris même la hauteur des terres et le Lac Abittibi. De magnifiques forêts entourent le lac Abittibi. L'épinette blanche y est toujours l'espèce prédominante, avec l'épinette rouge et le liard. Le pin rouge commence à se montrer sur le flanc des côteaux et sur presque toutes les îles du lac.

La Compagnie de la Baie d'Hudson possède au Lac Abittibi un fort considérable où environ 400 familles algonquines se rendent chaque année pour la traite des pelleteries.

Les révérends Pères Oblats y ont une jolie église et une mission florissante.

§ II

La hauteur des terres.

Tel est le nom que l'on donne à l'arrête culminante qui divise les eaux du St-Laurent ou de la rivière Ottawa, de celles qui prennent leur cours vers le bassin de la Baie d'Hudson.

On s'attendrait à voir ici des pics affreux de montagnes, des échines hérisées, raboteuses se dressant comme les colonnes d'Hercule. Il n'en est rien cependant. Même on peut dire que de toutes les régions que nous avons parcourues c'est la plus plate et la moins accidentée.

C'est la région par excellence de lacs de toutes formes et de toutes grandeurs. Le Bon Dieu a disposé là comme une multitude de bassins inépuisables qui versent à plein bord tantôt à gauche tantôt à droite et alimentent nos innombrables rivières.

Ici pour la première fois, nous rencontrons le pin *chez lui.* C'est ici que commencent ces forêts j'allais dire inépuisables, mais qui hélas ! s'en vont grand train sous la hache du *lumberman* et sous la dévastation des incendies allumés par l'incurie des bûcherons.

Cela fait véritablement mal au cœur de voir tant de précieuses richesses données à notre pays par la Providence et sacrifiées, je dirais avec autant de sans-gêne et d'insouciance. Que de millions et de milliards ont été ainsi dévorés.

Les lois telles qu'existantes sont insuffi-

santes à réprimer le mal. Cette question devrait être mise à l'étude ; et quelque dépense qui serait faite pour contrôler la destruction de nos bois, serait encore une fameuse spéculation, si elle produisait des résultats efficaces.

Ne descendons pas de la hauteur des terres sans avoir jeté un regard sur le " Wewelizonadji " ou montagne du Sorcier qui se dresse en pic fourchu au milieu de la plaine, comme la montagne de St Hilaire dans la vallée du St Laurent. C'est la seule montagne digne de ce nom que l'on rencontre à cette hauteur. On l'aperçoit de 20 milles bleue comme le Ciel ; elle a près de 1,000 pieds d'élévation. De charmantes légendes indiennes se rattachent à ces pics ; mais nous n'avons pas le temps de nous y arrêter.

§ III

Le Lac des Quinze.

Descendant une quinzaine de pieds le niveau de la hauteur des terres, nous tombons après un jour et demi de marche dans le Lac des Quinze. Ce dernier comme le Témiskaming n'est qu'un vaste élargissement de l'Ottawa.

Nous sommes donc sur le versant méridional. Aussi nous avons le plaisir de saluer l'érable, l'arbre de notre blason national. Le lac est de forme irrégulière affectant un peu l'apparence d'une croix. Il est très profond, renferme peu d'îles, et est entouré d'épaisses

forêts de pin. Le sol y est éminemment propre à l'agriculture.

En gagnant vers l'Est, on passe sans rapide dans le courant proprement dit de la Rivière Ottawa, qui est ici plus belle et plus majestueuse encore que sous les tours de la Capitale. Bientôt s'ouvre un autre grand lac, le " Winaweia " que les anglais ont écorché en *Mijizowaja.* Ces individus là, disons-le en passant pour me soulager un peu le cœur, ont le talent grotesque de défigurer, de travestir ces beaux noms indiens si bien appliqués toujours et si pittoresques dans leur signification.

Nous allons maintenant descendre car le biais que je viens de faire nous jette complètement en dehors de notre route. Il nous mènerait dans la direction des sources de la Gatineau que je n'ai pas dessein d'explorer aujourd'hui. C'est à Témiskaming qu'il faut nous rendre, car j'ai toujours dit que c'était là mon " Paradis Terrestre. " Quel dommage que j'en ai été chassé ! Je vous assure pourtant que ce n'est pas pour y avoir mangé le fruit défendu : ce qui me donne espérance d'y retourner encore.

§ IV

Les Rapides des Quinze.

Le niveau du Lac des Quinze étant à 906 pieds au-dessus du niveau de la mer, et celui de Témiskaming à 612 pieds, il résulte que la différence de 294 est la hauteur totale des

rapides par lesquels l'Ottawa se précipite d'un lac à l'autre. Cette descente vertigineuse s'accomplit dans un parcours de quinze milles au plus, ce qui donne une moyenne d'un peu moins de 13 pieds au mille.

Cette descente abrupte ferait croire qu'il y a entre les deux lacs une barrière de montagnes solides ; mais cette montagne je suis encore à la chercher. En parcourant cette route par terre c'est à peine même si l'on remarque une inclinaison vers le midi. C'est tout simplement la plaine de glaise toujours appuyée sur un talus de granit ouvert au seul endroit où s'échappe la rivière.

J'ai donné autrefois dans mes relations de voyage publiées dans " l'Opinion Publique," une description détaillée de ces fameux rapides. J'avais été saisi par la beauté poétique de ces splendides paysages dont un anglais de la Baie d'Hudson me disait un jour : " C'est le seul endroit digne du pinceau de l'artiste. " Je ne serai pas si exclusif mais je dirai que c'est simplement grandiose.

Au point de vue économique qui est avant tout celui de cet ouvrage, je crois tomber d'accord avec tous ceux qui ont visité ces fameux rapides, en disant que ce sont nos plus riches pouvoirs d'eau de tout le Canada.

On dit que le nom des Quinze vient du nombre des rapides. Cette assertion est pour le moins risquée, car on aurait dû plutôt les appeler les Trente ou les Cinquante. Pour ma part je vous avouerai que je n'ai jamais pu les compter tous, et que mes calculs de

simple mémoire m'en donnent au delà de 25 et de véritables chûtes s'il vous plaît.

Réfléchissez maintenant que ces nombreux et puissants pouvoirs d'eau sont entre deux immenses Lacs, au sein du plus beau pays agricole et forestier que nous ayons dans le Dominion, et dites-moi si avant longtemps il n'y aura pas là un nouveau Bytown ?.... Et ce site important est tout entier dans la province de Québec.....

CHAPITRE VI

La Région du Témiskaming.

Sur cette région on a tant écrit depuis un certain nombre d'années, que les derniers ne font que répéter ce qui a été dit par leurs devanciers.

J'ai du moins la consolation de voir que ceux-là même qui me traitaient d'imaginaire, les premières fois que j'ai osé révéler au monde cette contrée merveilleuse, sont aujourd'hui à crier plus fort que moi que tous les éloges que j'en ai faits sont encore au-dessous de la vérité.

Je me réjouis de leur conversion que je me rappelle avoir prophétisée. Puisse-t-il en être ainsi au sujet de la nouvelle région que je prône aujourd'hui.

Je n'en dirai pas long sur Témiskaming car je n'aime pas à me répéter. Je me contenterai d'un aperçu général destiné à compléter cet ouvrage.....

Ce que je désigne sous le titre de région

du Témiskaming comprend toute l'étendue des terres, arrosée par le grand lac et ses nombreux tributaires. Ce qui fait une superficie d'au moins 18,225 milles carrés. Comme on le voit c'est tout une province.

Le Lac Témiskaming qui occupe le centre de cet immense bassin est situé à 612 pieds au-dessus du niveau de la mer, latitude 47° 50', longitude 79° 54'. Il mesure 75 milles de long et 10 dans sa plus grande largeur. C'est peut-être le seul lac de cette étendue qui soit navigable sur tout son parcours pour des vaisseaux du plus gros tonnage. Le " Great Eastern " pourrait y voguer partout à l'aise. Aussi le lac doit-il son nom à son étonnante profondeur " temi " ; profond et " gami " ou " kami " étendue d'eau. Six grandes rivières dont quelques-unes plus considérables que la Lièvre, se jettent dans le lac Témiskaming. Ce sont d'abord l'Ottawa elle-même dont le lac n'est qu'un vaste élargissement, la Blanche navigable pour les *steamboats* jusqu'à 30 milles dans l'intérieur ; La Loutre qui arrose les cantons Guigues et Duhamel ; la Kipewa estuaire d'une véritable mer intérieure qui étend ses bras jusque vers les sources de la Gatineau ; la rivière de Montréal et la Matapidjiwan pleines de curiosités naturelles.

Une multitude de cours d'eau inférieurs se relient à ces grandes artères, ou portent directement leur tribut au grand lac. Toutes ces rivières grandes et petites traversent les terrains les plus favorables à la colonisation.

C'est l'immense plaine ou plutôt ce n'est

que le commencement de l'immense plaine de glaise qui s'étend vers le nord jusqu'aux rivages de la Baie James, et à l'ouest va se rattacher aux grandes prairies de Manitoba.

Je ne vois pas de différence entre le climat de Témiskaming et celui d'Ottawa si ce n'est peut-être que les chaleurs excessives de l'été y sont délicieusement tempérées par le voisinage des grandes eaux. Cette masse liquide une fois échauffée retarde les gelées d'automne en recouvrant les rivages d'un brouillard protecteur pendant les nuits froides de la fin de septembre.

Le pin commercial est le bois le plus abondant. Des milliers de radeaux et des billots par millions ont été tirés de la vallée du Témiskaming, mais ce qui a été pris est encore si peu de chose que les forêts ne paraissent pas même avoir été entamées.

Nul doute que cette région ne demeure pour des générations encore la grande pépinière des chantiers du Dominion.

Malheureusement Témiskaming pas plus que les autres régions boisées de notre pays n'a échappé au fléau des incendies. C'est certainement un grand dommage à un point de vue. Mais d'un autre côté si l'on considère quelles immenses portions de terrain ont été défrichées par ces conflagrations, on regrette moins le bois qui a été détruit que l'on apprécie l'avantage qui en est résulté pour le colon.

En effet le travail de défrichement en certains endroits est chose si facile que je pour-

rais citer les noms de plusieurs colons qui ont nettoyé trois arpents par semaine. La terre ainsi débarrassée il ne reste pas même une souche. Quant aux roches il n'y en a point si ce n'est sur les montagnes. Les élévations que l'on aperçoit ça et là émergent de la plaine unie comme des îles au milieu de la mer. Ce ne sont autre chose que des grains de beauté destinés à rompre la monotonie de la surface horizontale.

Du sommet de ces hauteurs, l'homme aperçoit à de grandes distances les champs nouvellement cultivés comme des tâches de brillante verdure au milieu desquelles on dessine le petit chantier du colon ; puis là-bas le grand lac où se mire le Ciel d'azur, des baies profondes encaissées entre des caps abrupts qui bientôt se resserrent, formant d'étroits défilés, ou s'entrouvent pour laisser apercevoir de bleus horizons où les nuages et l'eau viennent se confondre, comme aux extrémités de l'océan. Le Témiskaming a ceci de particulier que si vous le traversez en vaisseau, il vous apparaît bordé de hautes montagnes, de rochers à pic qui parfois surplombent au-dessus de vos têtes. Ce qui a fait croire longtemps aux voyageurs inattentifs que Témiskaming était le pays le plus inhospitalier du monde. Mais ces montagnes ont à peine un mille de large et semblent s'évanouir dès que vous entrez dans la plaine.

Je compare le lac Témiskaming à un vaste bassin entouré d'une muraille, ou à une fontaine au milieu d'un jardin.

Ses bords enchanteurs, ses points de vue variés rappellent beaucoup les scènes du Saguenay. Quand ce lac splendide sera entouré de coquets villages, de blanches maisonnettes groupées autour de leur clocher, il me semble qu'on pourra s'y croire sur les bords du St-Laurent, aux rives pittoresques de Kamouraska ou de la Rivière-du-Loup.

Mon rêve a toujours été de peupler ce charmant pays de Canadiens et d'y voir fleurir le système paroissial de nos belles campagnes de la Province de Québec.

Mais qui réalisera ce rêve ? A coup sûr ce ne sera pas les prétendues compagnies de colonisation qui ne visent qu'au monopole de leur propre bourse.

Tel n'agissaient pas les vaillants pionniers qui ont peuplé le Canada de nos pères. La fondation d'un peuple est basée sur le dévouement et le sacrifice.

Or le dévouement et le sacrifice n'ont leur source que dans l'Eglise de Jésus-Christ. Sans la religion pratique, il n'y a qu'un patriotisme hypocrite et menteur.

L'Eglise donc avant tout à la tête de la colonisation !

C'est ce que vous avez compris, Monsieur le Premier Ministre, et c'est ce que vous avez réalisé, en choisissant aux applaudissements universels de toute la nation, le digne et intelligent curé Labelle, l'apôtre éminent de notre œuvre de colonisation pour le mettre avec vous à la tête de cette grande entre-

prise nationale, et marcher la main dans la main, au développement de notre pays.

Cette mesure d'une si haute sagesse, qu'elle n'a jamais été même devinée par vos prédécesseurs, réjouit tous les Canadiens qui ont à cœur l'agrandissement de leur patrie, et leur fait augurer une ère de progrès et de prospérité que hier encore nous n'aurions jamais osé espérer. Grâce à votre administration vigilante, à votre patriotisme éclairé, la confiance longtemps éteinte, renaît dans tous les rangs du peuple. De ces rangs vous verrez sortir des légions désireuses de servir sous vos ordres et de vous prêter leur dévoué concours à l'œuvre que vous avez entreprise avec tant de tact et que vous poursuivez avec tant d'ardeur.

L'Eglise et l'Etat si harmonieusement associés, feront ainsi des prodiges et élèveront bien haut le prestige du nom canadien-français.

Tel est le vœu de votre plus dévoué serviteur qui ne demande plus qu'une chose : C'est d'aller bientôt rejoindre la phalange des vaillants soldats qui se dévouent pour le bien du pays, de partager leurs glorieuses campagnes et de mourir avec eux sous le drapeau de la Religion et de la Patrie.

C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I.

TABLE DES MATIERES.

	Pages
Abittibi (Lac)	63
" (De à Témiskaming)	63
Albani (De à Moose-Factory)	33
" (Climat et agriculture)	34
" (Fleuve)	33
" (Mission)	37
" (Prairies)	39
Altitudes	61
Baie James (Observations)	16
" (Etendue et profondeur)	24
" (Habitants)	26
" (Nature des eaux)	25
" (Influence sur le climat)	27
" (Navigation)	31
" (Rôle des terrains environnants)	27
Clay-Falls (De à New-Post)	51
Climat (Influence de la forêt sur le)	7
"	6
Chûte aux Iroquois	59
Dédicace	III
Frédéric (Rivière)	57
Hauteur des terres (La)	66
Jonction (De la à Clay-Falls)	48
Kodjidji (Le)	60
Long-Portage (Le)	55
Latitudes	61
Maringouinifuge (Le)	32

PAGES

Moose (Climat de comparé) 14
" (De à New-Post) 42
Moose-Factory 42
" (De à la Jonction) 45
Navigation (Ouverture de la) 17
New-Post (De au lac Abittibi) 54
" 50
Quinze (Le lac des) 67
" (Le rapide des) 68
Remarques 18
Revue détaillée 22
Richesses minérales 20
" naturelles 19
Sol 1
" (Nature du) 4
Témiskaming (La région du) 70
Température (Influence du défrichement sur la) 11
Terrain (Configuration du) 2

FIN.

PAGES
. 14
. 42
. 42
. 45
. 17
. 54
. 50
. 67
. 68
. 18
. 22
. 20
. 19
. 1
. 4
. 70
a) 11
. 2